

9829
382

La Vie Canadienne

QUEBEC
11 Janvier 1919

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME II
No 1

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC
Protectrice des Alliés.

LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

SOMMAIRE

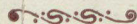
En passant.....	Divers	Une semaine de guerre.....	A. Gobeil
Le principal et l'accessoire.....	J.-A. Lander	A retenir : paroles de France et d'Angleterre.....	
Lettre de France.....	Eugène Tavernier	En Lorraine délivrée.....	M. Barrès
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	Le Sabbat maximaliste.....	S. de Chessin
Un ami méconnu.....	E.-F. S.	The teaching of French.....	John Squair
Les faits de la semaine.....	Joinville	Echos et commentaires.....	LeLiseur

TÉLÉPHONES { LEVIS - - 46
 { QUÉBEC 6207

JOS. GOSSELIN LIMITÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
— ET INGÉNIEURS —

Constructions d'Eglises, de Couvents, d'Edifices
de toutes sortes



SIEGE SOCIAL :
55, RUE ST-GEORGES,
LEVIS, P. Q.

SUCCURSALE:
85, RUE DALHOUSIE,
QUÉBEC, P. Q.

La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME II

QUEBEC, 11 JANVIER 1919

No 1



EN PASSANT



Paroles de sagesse

EN recevant, à l'occasion du nouvel an, une délégation de ses anciens électeurs du Comté de Québec, Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur leur a adressé entre autres les paroles suivantes:

“C'est une singulière coïncidence, que je doive vous retrouver au moment où se proclame universellement le droit des petites nations à vivre en conformité de leurs traditions, et où les grands Etats apprennent si tragiquement, que, sous peine de s'écrouler dans l'anarchie du bolchévisme, ils ne doivent plus tyranniser les petites nationalités pour les façonner en un grand tout homogène, mais se borner à les grouper et à les associer dans une œuvre commune, assez vaste et assez généreuse pour les tenir unies. C'est la fin de la politique unificatrice, dans tous les pays. Dans la nouvelle société des nations, que nous aura méritée le sang de millions de martyrs— parmi lesquels j'en salue de votre race et des plus glorieux—il faudra respecter la croyance de chaque peuple, sa langue, son mode de penser et sa façon de sentir, toute sa personnalité”.

* * *

Sa Grandeur Mgr Mathieu, archevêque de Régina, dans un message de paix que les journaux de l'Ouest même les plus fanatiques, comme le *Regina Daily Post*, ont publié, avec le portrait de l'archevêque, écrivait quelques jours avant Noël:

Nous célébrons mercredi la plus belle fête de l'année, celle qui nous rappelle la naissance de l'Enfant-Dieu, qui descendit un jour du ciel dans une crèche par amour pour nous, qui se fit homme pour racheter le genre humain.

Des millions et des millions de chrétiens, la prière sur les lèvres, la joie au cœur, des larmes d'amour et de reconnaissance dans les yeux, s'agenouilleront mercredi aux pieds de cet Enfant pour l'adorer, pour le remercier, pour le prier.

Soyons de leur nombre et disons au Sauveur-Enfant que nous l'aimons et que nous désirons l'aimer davantage pour mériter de vivre avec Lui éternellement.

Disons-lui avec les Anges: “Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.”

Et d'abord: “Gloire à Dieu,” puisqu'il est le Maître et le Seigneur de toutes choses. Demandons que “son règne arrive”. “Le Christ doit régner”, dit saint Paul.

Que Dieu règne dans nos âmes pour y faire grandir la vertu; qu'il règne dans notre cher Canada pour y faire régner l'ordre, la justice et la charité, qu'il règne en Europe et dans tout l'univers, car lui seul peut assurer le bienfait d'une paix durable et l'union entre les peuples.

Et ajoutons ensuite avec les Anges: “Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté”.

Puissions-nous être en paix avec Dieu; et nous serons en paix avec lui si nous faisons toujours sa sainte volonté et si nous évitons tout ce qui peut l'offenser.

Puissions-nous tous être en paix avec ceux qui nous entourent, et il en sera ainsi si nous considérons leurs bonnes qualités plus que leurs défauts, si nous pratiquons la charité qui est la quintessence de toutes les vertus. Puissent tous les Canadiens d'esprit droit s'unir cordialement ensemble pour promouvoir l'harmonie et la bonne volonté parmi tous nos concitoyens, quelle que soit leur origine ethnique, leur foi religieuse, leurs aspirations particulières qui ne viennent pas en conflit avec leur dévouement à tout le Canada ni avec leur loyauté à l'Empire britannique dont ils veulent fermement maintenir la grandeur et le prestige.

Puissions-nous tous être en paix avec nous-mêmes et il en sera ainsi si nous remplissons nos devoirs dans la sphère d'action qui nous est assignée par la divine Providence. Nous jouirons alors de la paix et de la tranquillité de la conscience qui d'après saint Augustin est “le paradis sur la terre”.

Une ligue des nations

AINSI que nous le notions dans notre dernier numéro, on paraît reculer devant l'insurmontable difficulté de constituer “la société des nations”, telle qu'ont rêvé de pouvoir l'établir des idéologues bien intentionnés et des socialistes bien abusés. On essaiera de réaliser plutôt une ligue des nations, dont le noyau

sera naturellement formé des nations de l'Entente victorieuse.

Voilà qui semble à la fois plus pratique, plus facile et qui sera aussi plus solide comme cohésion. Voilà qui assurera, autant qu'elle peut l'être, une paix juste et durable. Espérons-le.

Il est intéressant et aussi instructif de noter à ce sujet une observation faite par un écrivain politique d'une puissante vigueur intellectuelle, et d'observer comment un homme qui n'a malheureusement pas la foi, réclamer l'influence de la religion et même le concours du Pape pour maintenir une paix stable entre les nations.

Voici, en effet, ce qu'écrivait le mois dernier M. Charles Maurras, en examinant les projets de paix et de société des nations, auxquels on croit favorable le président Wilson :

Pour vivre en paix, il faut que les hommes puissent communiquer. Ce sont les facteurs de ces communications immatérielles qui importent. Lettres, sciences, arts, et par-dessus tout religion. C'est en développant les bonnes relations de ce genre que l'on oppose aux passions et aux intérêts concurrents, semences de guerre, un correctif solide qui porte en soi la paix.

M. Woodrow Wilson s'appliquera à cet ordre d'idées, lorsque, ayant vu l'Europe et mesuré nos maux, il s'occupera d'en rechercher les remèdes. Son penchant naturel est de croire ceux-ci simples, faciles, directs et comme à portée de la main. Il apercevra la difficulté. Sans doute les statuts d'une société des nations se rédigent sans trop de peine: le malaisé et même le pénible sera de découvrir le moteur moral, l'aliment spirituel, le pain et le charbon vivants de cette ingénieuse machine humaine. La peur de la guerre ne suffit pas. Il faut trouver la peur efficace de l'injustice. Il faut trouver aussi de quoi limiter les intérêts et équilibrer les passions. Par là, M. Wilson sera en droit de penser que le vieux système de l'équilibre avait matériellement du bon. Et amené aussi à scruter l'état philosophique, moral et religieux de l'Europe, peut-être que, désolé de ce qu'il aura discerné, il se demandera si la sagesse ne sera point d'aller faire un tour du côté de ce Vatican avec lequel on essaya de le mettre en concurrence, mais auquel il serait très sage de proposer une nouvelle "alliance religieuse" sur le modèle que notre Auguste Comte a déjà rêvé.

On sait en effet que le fondateur du positivisme français, qui n'avait pas la foi et dont le système philosophique est faux dans sa base même, eut beaucoup de sympathie pour le catholicisme. "Il faut maintenant presser tous ceux qui croient en Dieu, écrivait-il à John Metcalf, de revenir au catholicisme, au nom de la raison et de la morale."

Quoi qu'il en soit de cette "alliance religieuse", désirée par Comte, entre le catholicisme des croyants

et le positivisme des incroyants, ce que nous voulions noter et sur quoi il faudra insister, c'est que la religion et le pape sont des éléments nécessaires à l'ordre international, des forces nécessaires à la ligue des nations qui en aura besoin pour maintenir la paix.

J.-A. L.

Une vilénie

SOUS le titre : *Ce n'est pas possible*, le *Nationaliste* de dimanche 5 janvier a publié l'entrefilet suivant :

La Presse publiait l'autre jour au bas de la photographie d'un vieillard à la tête inclinée et à la démarche mal assurée, cette légende émouvante: "Mgr Benzler, évêque de Metz, prélat d'origine allemande, se disposant à quitter sa ville épiscopale devant les troupes d'occupation française".

Où a-t-on péché ce faux? Ce ne sont pas les Boches qui sont entrés à Metz, ce sont les Français et nous ne sachons pas que les pasteurs des âmes soient forcés de fuir devant les croisés de la civilisation. L'envabisseur eût-il été autre, jamais il n'aurait voulu dépasser la détestable gloire des hordes germaniques qui, à leurs épouvantables crimes, n'ont pas osé ajouter celui de priver les Belges, pour citer un cas, de la paternelle sollicitude de l'illustre cardinal Mercier.

Nous n'ajoutons aucun commentaire. Tout lecteur intelligent voit facilement la perfidie assez grosse qui fait de cet entrefilet une vilénie à l'adresse des troupes françaises.

S. D.

PENSÉES

L'ignorance de Dieu est pour tous les Empires un mal plus à redouter que la peste.

PLATON

Les siècles où vous êtes peu adoré, ô mon Dieu, ne sont point les siècles heureux.

Moins la religion est réprimante, plus les lois civiles doivent réprimer.

MONTESQUIEU



LE PRINCIPAL ET L'ACCESSOIRE



EN exposant quelques-unes des objections qui rendent difficile l'établissement immédiat de la "liberté des mers" et de la "société des nations"—deux projets trop impérieusement réclamés par les socialistes et par les allemands—nous n'avons pas repoussé la part de vérité, mêlée il est vrai de beaucoup d'illusions fort dangereuses, dont se composent ces deux projets. Une juste liberté est désirable sur mer, comme sur terre, et il faut que la société internationale, presque ruinée par l'ambition et l'égoïsme de trop de peuples, soit restaurée, en autant qu'il est possible sans verser dans l'utopie et sans favoriser d'odieux desseins, pour le bien de toutes les nations et de l'humanité. Le tort principal de ces deux projets est qu'ils sont sujets à équivoque et que leurs plus rusés protagonistes entendent précisément profiter de ces équivoques.

Si nous en croyons les dernières dépêches, ni en France, ni en Angleterre, on n'est disposé à suivre l'impulsion socialiste pour tenter l'aventure de la "liberté des mers" et de la "société des nations", entendues au sens absolu et utopiste des socialistes. On va procéder graduellement, normalement, sûrement, évitant les sauts périlleux dans le vide des formules creuses. On va essayer d'établir un peu le règne de la justice, dont les Allemands paraissent avoir peur et dont certains utopistes, peut-être plus rusés que naïfs, font trop bon marché.

La justice n'est, certes, pas tout pour le rétablissement de la paix et pour l'ordre du monde. Il faudra bien aussi recourir à la charité; il faudra revenir à Dieu. Mais la justice est primordiale et revenir à la justice, c'est revenir vers Dieu en revenant à sa loi.

La paix doit donc être juste, pour être durable et avant d'être durable. La durée devra suivre la justice et en dépendra. C'est ce que le Pape a dit: une paix juste et durable. Et quand il a parlé des aspirations des peuples, il a pris soin de préciser, de spécifier: les justes aspirations. C'est le cas de signaler un autre rappel de la justice dans une parole de l'Évangile, une parole de Dieu lui-même, qui est pleine d'un sens politique profond et qu'il faut rappeler souvent: *Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa JUSTICE et tout le reste vous sera donné par surcroît.*

* * *

Malheureusement, beaucoup de guides des peuples et de l'opinion ont une tendance, dans la politique intérieure ou extérieure, à remplacer la justice, qui est le principal, qui est le nécessaire, qui est essentielle à l'ordre naturel, par des accessoires d'ordre purement

politique et contingent, qui ne sont pas inutiles mais qui ne sont pas nécessaires. Telles sont les formes politiques: autocratie ou démocratie, état colonial ou état indépendant, république ou monarchie, qui peuvent toutes être bonnes, quoique à des degrés variés de convenance et d'efficacité, si on y observe la justice, et qui peuvent toutes être mauvaises, si le respect de la justice en est proscrit.

Une autre illusion du même genre qui s'est donnée libre cours en ces dernières années, dans la politique canadienne comme dans la politique mondiale, est celle qui attend le remède de tous les maux du contrôle populaire. Certaines gens estiment que rien ne sera fait suivant la justice, pour le bien de la nation, à moins que le peuple ne contrôle tout, ne dirige tout par lui-même. Combien de fois n'avons-nous pas lu dans plusieurs de nos journaux, comme le résumé d'un credo politique inébranlable, la formule démocrate: *Tout pour le peuple et tout par le peuple.* Point de salut politique ni social hors de ce credo, pour certains publicistes et certains politiciens. Pour eux, la justice et l'ordre primordial du pays, le bien premier de la nation sont liés à leur théorie particulière, qui peut être très bonne et même nécessaire à sa place, mais qui reste secondaire.

Et le danger de cet renversement de l'accessoire et du principal, de cette confusion de l'essentiel et de l'accidentel, c'est, avec la confusion des idées et tout le désordre qui s'en suit, que l'on élimine des esprits d'abord et de toute la société ensuite, les principes fondamentaux de l'ordre social qui s'identifient avec les droits de Dieu. Le mal presque irréparable, c'est qu'avec ces théories secondaires que l'on fausse nécessairement en leur assignant une fonction qui n'est pas la leur, avec ces panacées plus ou moins charlatanesques, on éloigne Dieu de la société, on chasse le seul vrai médecin qui pourrait encore guérir le grand malade qu'est le monde. Et on livre celui-ci, qui n'en peut presque plus, à toutes les expériences hasardées de médecins d'aventures qui ignorent les premiers principes de leur art.

* * *

Puisque nous voici aux confins de deux mondes—chacun le dit plus ou moins solennellement—d'un monde qui disparaît en léguant beaucoup de lui-même à celui qui lui succède, et d'un monde qui naît en portant dans son organisme presque tous les germes bons ou mauvais de celui qui lui cède son héritage compromis, écoutons encore une fois un des guides les

plus éclairés, les plus sages et les plus dévoués qui aient été donnés à l'humanité aux confins du siècle dernier et du siècle présent.

En novembre 1900, Léon XIII voulut donc encore une fois rappeler à l'humanité, à l'occasion de cette étape solennelle, quelques-unes des lois fondamentales de son existence et de son progrès; il écrivit sa belle encyclique sur "Jésus-Christ Rédempteur".

En la parcourant, voici que nous lisons ces remarquables paroles auxquelles les événements actuels apportent une trop redoutable et trop exacte confirmation:

Quoi de plus nécessaire à notre époque qu'une large restauration dans les Etats de l'esprit chrétien et des antiques vertus?

D'après les desseins éternels de Dieu, c'est dans le Christ Jésus que repose le salut de tous et de chacun. Ceux qui l'abandonnent se vouent par là même avec une aveugle folie à leur propre perte; en même temps, ils provoquent, autant qu'il est en eux, ce résultat que la communauté humaine ballotée par une violente tempête, retombe dans cet abîme de maux et de calamités qu'avait écartés le Rédempteur dans sa miséricorde.

Une sorte d'aberration entraîne loin du but désiré ceux qui se précipitent dans les sentiers obliques. Pareillement, si l'on repousse la pure et sincère lumière de la vérité, nécessairement la nuit se fait dans les esprits et, de toutes parts, une misérable perversité d'opinions vient troubler les âmes. Quel espoir de salut peut donc rester à ceux qui abandonnent le principe et la source de la vie? Or, la voie, la vérité et la vie, c'est uniquement le Christ. Je suis la voie, la vérité et la vie (Joan., 14, 6), de telle sorte que le Christ écarté, ces trois principes nécessaires de tout salut disparaissent...

D'ailleurs, c'est la condition humaine de beaucoup supporter et souffrir. L'organisation d'une vie sans douleur et toute de joie n'est pas plus au pouvoir de l'homme que l'abrogation des desseins de son divin Fondateur, dont la volonté a été de laisser subsister toujours les conséquences du péché originel. Il conv e de ne pas attendre ici-bas la cessation de la douleur, de fortifier son âme pour la supporter et d'en user avec l'espérance certaine des plus grands biens. Ce n'est pas aux richesses et aux aises de la vie, ce n'est pas aux honneurs et à la puissance, mais à la patience et aux larmes, au zèle de la justice et à la pureté du cœur que le Christ a promis la béatitude éternelle du ciel. Par là, on voit aisément ce qu'il faut attendre en fin de compte de l'erreur et de l'orgueil de ceux qui méprisent l'autorité du Rédempteur, placent l'homme au sommet de tout et déclarent que la nature humaine doit dominer absolument tout; toutefois ils sont incapables d'atteindre à cette domination et même de la définir...

C'est vraiment dépouiller l'homme de sa plus haute dignité et le faire pernicieusement tomber de la vie surnaturelle dans la vie naturelle que de vouloir diriger les mœurs vers l'honnête par le seul magistère de la raison...

Trop d'exemples nous montrent ce que vaut en elle-même et ce que produit cette bonnêteté dédaigneuse de la foi divine. Pourquoi les Etats, si soucieux de consolider et d'accroître la prospérité publique, tolèrent-ils cependant jusqu'à en être malades, tant de maux qui s'aggravent tous les jours? Sans doute, on prétend que la société civile est assez forte pour se suffire par elle-même, qu'elle peut prospérer sans le secours des institutions chrétiennes et qu'elle peut arriver par son seul effort, au but qu'elle poursuit. Aussi préfère-t-on une administration purement profane pour le gouvernement de la société, et ne voit-on plus, dans la discipline civile et dans la vie publique des peuples, que des vestiges chaque jour moins nombreux de la religion traditionnelle. Mais les hommes ne voient pas assez ce qu'ils font.

Car si l'on supprime la sanction divine du bien et du mal, les lois perdent fatalement l'autorité qui en est le principe, et la justice s'écroule: or ce sont là les deux liens les plus solides et les plus nécessaires de la société civile. De même, si l'on supprime l'espérance et l'attente des biens immortels, l'homme se tournera avec avidité vers les jouissances mortelles, et chacun travaillera selon ses forces pour se les attirer le plus possible. De là les rivalités, l'envie, la haine; de là les plus noirs projets, la prétention de renverser tout pouvoir et des plans insensés de ruine générale. Ni paix à l'extérieur, ni sécurité à l'intérieur: c'est le bouleversement de la vie sociale par tous les crimes.

Dans une telle lutte de convoitises et dans un si grand péril, ou il faut s'attendre aux dernières catastrophes, ou il faut chercher à temps un remède approprié au mal, réprimer les malfaiteurs, adoucir les mœurs populaires et prévenir tous les délits par des lois prévoyantes, c'est juste et c'est nécessaire; mais tout n'est pas là. Il faut chercher plus haut la guérison des peuples; il faut appeler une force supérieure à l'homme, une force qui attaque les cœurs, qui leur rende la conscience de leur devoir, qui les rende meilleurs. Et cette force, c'est évidemment celle qui a déjà sauvé de la mort le monde épuisé de maux plus grands encore. Faites revivre et laissez agir sans obstacles l'esprit chrétien dans l'Etat, et l'Etat se relèvera. Alors il sera facile d'apaiser le conflit entre les classes inférieures et les classes supérieures et de délimiter avec un égal respect les droits des deux parties. S'ils écoutent le Christ, riches et pauvres resteront également dans le devoir. Les uns comprendront qu'il leur faut observer la justice et la charité s'ils désirent le salut, et les autres garder la modération et la mesure. La société domestique conservera très bien la stabilité sous la garde de la crainte salutaire du Dieu qui ordonne et qui défend.

Pour la même raison, les préceptes de la nature elle-même auront beaucoup plus de force au sein des peuples, à savoir qu'il faut respecter le pouvoir légitime, obéir aux lois, ne pas faire de sédition ni de conspiration. Ainsi, là où la loi chrétienne commande à tous et ne rencontre pas d'entraves, l'ordre établi par la divine Providence se soutient lui-même, et alors règnent la

sécurité et la prospérité. C'est donc le cri du salut public de revenir au point qu'on n'aurait jamais dû abandonner, à Celui qui est la voie, la vérité et la vie: cela, non seulement pour les individus, mais pour la société humaine tout entière.

Dans cette société, comme dans son domaine, il s'agit de réintégrer le Christ Seigneur, de faire puiser et imprégner à la source de sa vie tous les membres et tous les éléments de la société, les ordres et les défenses des lois, les institutions populaires, les maisons d'enseignement, le droit conjugal et les rapports domestiques, la demeure du riche et l'atelier de l'ouvrier. Qu'on ne l'oublie pas; c'est là la grande condition de cette civilisation si vivement recherchée; pour s'entretenir et pour se développer, elle a moins besoin des facilités et des ressources du corps que de celles de l'âme: les bonnes mœurs et la pratique des vertus...

Assez longtemps la foule a entendu parler de ce qu'on appelle "les droits de l'homme", qu'elle entende parler quelquefois des droits de Dieu.

* * *

Voilà ce que le grand Léon XIII disait en 1900, et quelle vérification de ses paroles ne nous offrent pas les convulsions présentes du monde, dont la guerre n'est qu'une partie!

Comment se fait-il que ces avertissements pourtant pressants, pourtant émanés de l'autorité encore la mieux écoutée, n'aient pas été mieux entendus même par les catholiques?

Comment se fait-il aussi que l'encyclique de Sa Sainteté Benoît XV lui-même adressée à tous les catholiques et comportant les mêmes enseignements sur les causes de la guerre, n'ait pas éveillé, chez trop de catholiques, la moitié de l'attention qu'ont éveillée ses interventions diplomatiques auprès des chefs politiques des nations en guerre?

Sans doute entre celles-ci et celle-là il y a la différence que les unes pouvaient être discutées, et même exploitées par les passions politiques, tandis que l'autre dominait ces discussions et ces exploitations. Mais là même apparaît l'anomalie que nous voulons signaler de l'importance que l'on donne aux contingences politiques et du peu de cas que l'on fait par contre des vérités fondamentales dont dépendent ces mêmes contingences politiques. On donne à l'accessoire l'importance du principal que l'on relègue au troisième plan, si même on ne l'oublie pas.

Il est à redouter que la même méprise, bien domageable, ne se glisse encore un peu partout, et que des questions de formes gouvernementales et même des rivalités de partis ne viennent empêcher bien des catholiques d'envisager le besoin le plus pressant du monde: le besoin de restaurer partout la vérité et l'ordre établi par Dieu.

Mais avant de restaurer partout ces biens nécessaires, il faut les maintenir et les accroître chez nous. Il faut surtout ne pas intervertir et troubler

délibérément l'ordre naturel des nécessités sociales et se persuader qu'on sauve sa race et son pays en prêchant une extension d'autonomie politique ou une diminution des droits et des prérogatives de l'autorité établie.

* * *

Ce n'est pas à cela que tient le salut.

Ce n'est pas en réclamant l'indépendance politique, le bouleversement de l'empire romain, en prêchant le principe des nationalités et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ni même en maudissant l'abjection de l'état colonial, que les chrétiens d'autrefois ont libéré les âmes et le monde, ont donné à la société humaine la plus douce et la plus belle civilisation. Au contraire, ils ont été les meilleurs citoyens, ils n'ont jamais été des séditeux ni des révoltés; ils n'ont jamais laissé à leurs adversaires et à leurs ennemis la possibilité, peut-être désirée par ceux-ci, de les accuser comme ennemis de l'empire ou de l'autorité constituée, comme perturbateurs de l'ordre public. A aucun moment et à aucun prix ils n'ont risqué de compromettre ainsi leur cause; ils n'en avaient d'ailleurs pas le droit. Partout et toujours et même avant tout, ils ont été des catholiques, préoccupés principalement des intérêts de leur foi. Et c'est ainsi qu'ils ont sauvé, avec l'Eglise, avec la liberté des âmes, avec les droits de Dieu, la société et la civilisation elles-mêmes.

Qu'on se rappelle avec quel soin, même sous les empereurs les plus indignes et les plus persécuteurs, les chrétiens des premiers siècles, qui restent les modèles de tous les siècles, ont mis d'accord leurs devoirs de soumission envers l'autorité civile avec leurs devoirs de soumission envers Dieu. On se souvient comment, après saint Paul d'ailleurs, Tertullien insiste sur ce point de la loyauté des chrétiens envers les empereurs, envers l'autorité impériale. C'est toute la tradition chrétienne que résume Louis Bertrand, dans son dernier roman *Sanguis Martyrum*, quand il met ces conseils de sagesse sur les lèvres de saint Cyprien, déjà arrêté et retenu captif pour le martyre:

" Il faut que je vous le redise encore, frères bien aimés, nous devons confesser le Christ, mais non le professer avec ostentation. Evitons le faste des discours et des attitudes. Pas d'enflure tragique. Pas de tumulte surtout. Nous ne sommes pas des séditeux. Nous devons rendre à César ce qui appartient à César. Nous acceptons César, nous acceptons l'Empire. Ce que nous ne voulons pas, ce sont leurs mœurs et leurs dieux. Quand ils auront abandonné leurs dieux, leurs mœurs changeront. Nous ne venons pas bouleverser l'Empire, ni sa politique, ni les conditions des citoyens". (p. 281).

Telle est la grande leçon, trop mise en oubli, que nous donne toute l'histoire.

Il y a une politique chrétienne dont le premier

principe a été formulé par le Sauveur des hommes et des sociétés: *Cherchez premièrement le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste (tous les biens temporels) vous sera accordé par surcroît.*

Si les catholiques en étaient persuadés, quels changements heureux dans toute les sociétés et les patries!

J.-A. LANDER



LETTRE DE FRANCE

L'ACADEMIE FRANÇAISE



Voilà donc le maréchal Foch nommé académicien, comme le maréchal Joffre, qui, avant la guerre, n'avait pas plus que lui rêvé à ce destin ordinairement envié. Des maréchaux ou des généraux à l'Académie il y en a eu assez souvent. Ce qui est nouveau, tout-à-fait nouveau, c'est la manière dont y font leur entrée le maréchal Foch et M. Clémenceau, élus par acclamation sans avoir fait visite à aucun de leurs futurs collègues et sans avoir même eu besoin de poser leur candidature. Le maréchal Joffre lui-même, élu il y a un an, n'avait pas été dispensé de ces formalités traditionnelles, bien qu'il fût conduit à l'Académie par la guerre et par la victoire. En cette circonstance encore s'imposait le respect de traditions qui n'avaient jamais subi d'atteinte. Et cependant, elles ont plié devant Foch et Clémenceau!

Donc, à son tour, l'Académie Française aura plus ou moins senti les secousses sans pareilles qui viennent d'agiter l'Europe. On serait tenté de dire qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque ces secousses, ayant été générales et formidables, ne devaient pas épargner l'Académie plutôt que tant d'autres choses.

Oui, sans doute. Cependant, on ne peut guère éviter de se souvenir que l'Académie représente essentiellement et au plus haut degré la tradition, l'esprit et l'instinct de tradition. Elle est surtout cela. Même bien des gens estiment qu'elle n'est que cela; et que si elle perdait plus ou moins de son caractère et de son esprit traditionnels, elle ne serait plus rien du tout. D'ailleurs, parmi les académiciens d'avant la guerre, un bon nombre considéraient comme une extrême imprudence et comme un véritable sacrilège tout changement introduit dans les usages de la Maison. Sans prendre ainsi la question au tragique, on se rend compte tout de même de leur émoi. Songez que l'Académie forme une des rares institutions qui rappellent le long passé monarchique de la France et dont le prestige tient pour beaucoup à l'ancienneté même des souvenirs ainsi perpétués.

Les Français modernes, qui sont si détachés, bien trop détachés des idées de leurs pères, ont voulu qu'il y eût un milieu où se conservât le culte de la tradition. Dans le milieu académique, la tradition est vraiment chez elle.

Les plus ardents adversaires des traditions sont bien obligés d'avouer qu'elle a ses titres, vraiment

anciens et solennels, tout-à-fait en règle, datant de 1635, établis alors par le Cardinal de Richelieu et enregistrés par le Parlement en 1637. Deux ans d'intervalle entre la décision qu'avait prise Richelieu et la ratification qu'il attendait de l'autorité parlementaire, c'est un délai bien long, imposé à un ministre qui n'avait pas le goût ni l'habitude de patienter, sauf pour de graves raisons. Il y avait donc quelque résistance dans l'ombre? Oui. Les magistrats ne voyaient pas du tout de bon œil l'innovation qui procurait aux gens de Lettres la garantie d'une protection publique. Ce n'était pas la première ni la dernière fois, tant s'en faut, que, devant un acte d'état, le pouvoir judiciaire résistait et cabalait. Le roi lui-même dut attendre; puisque les Lettres Patentes rédigées en son nom ne furent vérifiées par les Magistrats qu'après le long délai dont je viens de parler.

La Compagnie (c'est son nom traditionnel) destinée à posséder un si long et si brillant prestige, rencontra donc tout d'abord, en s'installant sur le terrain public, d'assez vives et d'assez fortes résistances. Et pourtant, jusqu'alors, elle n'avait manifesté que des intentions très désintéressées et des prétentions toutes modestes.

Depuis l'année 1629, une fois par semaine, quelques écrivains, ou plutôt quelques amis de la littérature s'assemblaient chez l'un d'eux, secrétaire du roi. Là, on discutait sur Ronsard et sur Malherbe; on lisait des stances et des sonnets. Les interlocuteurs s'appelaient Godeau, Gombauld, Chapelain, Giry, Habert, Abbé de Cerisy, Serizay, Malleville, Conrart. C'est ce dernier qui leur procurait un salon, plus que simple et où parfois, quand la réunion était au complet, quelque siège faisait défaut. On a dit que toutes les œuvres de ces futurs académiciens pourraient tenir en un volume. Ceux dont les noms connurent la célébrité, Conrart et Chapelain, en furent redevables aux cruelles railleries de Boileau. Ainsi, sans le savoir, se forma l'Académie. Un jour, Malleville y introduisit son ami Faret, qui bientôt amena son ami l'abbé Boisrobert, lequel parla d'elle à Richelieu. Celui-ci, ne pouvant pas manquer de vouloir la régenter, se chargea de l'organiser; ce à quoi, selon sa fréquente habitude, il réussit fort bien.

D'après le récit de Pellisson et d'autres, le projet primitif des statuts proposés à Richelieu disait: "*Chacun des académiciens promet de révéler la vertu et la*

mémoire de monseigneur leur protecteur". Or il paraît que Richelieu biffa cet article. On s'est demandé si c'était là un trait de modestie ou de simple bon sens; mais tout indique un des cas, bien nombreux, où le vrai, simple et noble sens se traduit par un acte qui est à la fois empreint de modestie et de dignité. Comme d'ordinaire, l'acte de modestie et de dignité valut à son auteur des hommages plus nombreux et plus persistants que n'en aurait provoqué une mesure impérative. Tout de suite, à la réception des nouveaux académiciens, s'établit la coutume de les entendre célébrer la gloire de leur premier protecteur. Soixante et quelques années plus tard, Bossuet se conformait encore à cet usage, qui lui a survécu assez longtemps.

En revanche, à propos de la réception de Bossuet, (1671), on a remarqué la complète absence d'une coutume qui, de notre temps, fait essentiellement partie du cérémonial académique. Pas un mot sur le lettré que Bossuet remplaçait; un certain abbé Duchatelet, dont la mémoire a péri tout entière. Mais, trois ou quatre ans après, par le double exemple que donnèrent Huet (le savant évêque d'Avranches) et Fléchier (l'éloquent évêque de Nîmes), s'établit la règle qui impose à l'académicien nouveau l'éloge de son prédécesseur. Aujourd'hui, et depuis assez longtemps, cet éloge est devenu la partie essentielle du discours de réception et forme une étude littéraire et biographique. L'académicien qui préside la séance et qui répond au nouveau venu présente, lui aussi, son étude sur le défunt; et il y joint une analyse des œuvres et parfois du rôle personnel du nouvel académicien. Dans ces discours la critique est permise pourvu qu'elle garde des dehors courtois. Elle peut même, sous une apparence souriante ou douceuse, être cruelle ou perfide. En général, elle a le caractère d'un exercice d'agilité, qui n'est pas sans esprit ni sans grâces et qui amuse beaucoup les amateurs. Quelquefois, le récipiendaire, ou le président, est embarrassé: la matière littéraire manque; l'académicien dont il s'agit n'a écrit presque rien; c'est un homme choisi à cause de sa situation sociale; il faut alors parler des mœurs sociales. L'Académie a toujours, et avec raison, tenu que le grand monde proprement et spécialement dit devait avoir chez elle son représentant; et ce fut le rôle de tels et tels grands seigneurs, puis de tels et tels grands bourgeois. Les maréchaux Joffre et Foch siégeront en qualité de glorieux généraux. De tout temps, ce titre a été fort en honneur. Mais aujourd'hui, au lendemain de la plus grande guerre du monde! Ces deux académiciens seront donc particulièrement représentatifs de leur pays et de leur époque. M. Clémenceau, lui aussi, siégera en qualité de grand personnage politique et national; et cependant, il possédait déjà l'ordinaire bagage académique, étant, avec un éclat incontestable, orateur, journaliste, écrivain. Sans les circonstances prodigieuses qui font

de lui un élu par acclamation, aurait-il été candidat? J'en doute un peu. Je ne le vois pas s'astreignant, à des sollicitations, à des visites chez ses futurs collègues dont un bon nombre furent bousculés par lui. En tout cas, ce qui l'aurait retenu, ce n'eût pas été l'embaras d'avoir maintes fois raillé l'Académie. Combien d'académiciens commencèrent et même, assez longtemps, poursuivirent de la sorte leur carrière! Un beau jour, ces détracteurs s'apaisent et font amende honorable. Alors l'Académie prend sa revanche et sans leur tenir rigueur. Ainsi parmi ses membres actuels, la catégorie (vraiment nombreuse) des auteurs dramatiques, compte M. Maurice Donnay, qui gagna sa première célébrité dans un cabaret littéraire de Montmartre, le fameux *Chat Noir*, où les garçons étaient, par suprême dérision, affublés du costume académique et du nom d'"Immortel", nom réservé on le sait, aux académiciens. Là, plusieurs futurs élus de la "Compagnie" se donnaient le plaisir de commander à pleine voix: "Immortel, un bock", sans négliger d'autres railleries plus artistiques et toujours méprisantes.

Fort peu de grands écrivains ont sans envie, sans arrière-pensée, avec une sincérité complète, dédaigné la consécration académique. C'est à se demander si Louis Veillot n'est pas le seul. Même après d'innombrables polémiques avec les académiciens importants, il aurait pu, par l'éclat de son talent et de son intrépidité, obtenir les suffrages de beaucoup d'adversaires. En toute sincérité, il a voulu ne rien recevoir d'eux, ni non plus d'autres académiciens qui partageaient plus ou moins sa foi. Il a voulu n'avoir d'obligations qu'envers l'Eglise, à laquelle il s'était donné tout entier et qu'il a servie si brillamment. Cette attitude a toujours paru très étonnante à beaucoup de gens, tellement l'Académie, née sous le patronage de Richelieu, continue d'exercer son prestige dans notre monde démocratique.

EUGÈNE TAVERNIER

PENSÉES

Le plus ignorant, le plus féroce, le plus capricieux de tous les tyrans, c'est la multitude.

FRAYSINOUS

Malheur aux sociétés lorsque le signe de la Croix ne fait pas courber la tête des puissants et fléchir le genou du peuple.

P. FÉLIX

LA SEMAINE LITURGIQUE

Semaines du 5 et du 12 janvier

Dimanche, 5 janvier.—Fête du Saint Nom de Jésus.

Le culte tout particulier que l'Eglise rend au nom de Jésus doit être l'objet des réflexions du chrétien. Aucun autre nom n'est l'objet d'un pareil culte, pas même le nom de Dieu, pas même le nom de Jéhovah si respecté, si redouté même du peuple de l'antique alliance.

C'est un ange qui apporta ce nom du ciel. Choisi par Dieu lui-même ce nom exprime donc d'une manière excellente, d'une manière aussi parfaite que possible la mission du Fils de Dieu fait homme. Or il signifie Sauveur. "Vous l'appellerez Jésus, dit l'Ange, car c'est lui qui doit sauver son peuple de leurs péchés".

Aussi c'est ce nom, révélé par l'ange à Marie d'abord et ensuite à Joseph, qui fut inscrit au sommet de la croix.

C'est par la vertu de ce nom que saint Pierre opère son premier miracle à la porte du Temple en guérissant le paralytique: *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne: Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche.* Et c'est la vertu de ce nom tout puissant que le même saint Pierre prêche au peuple ému et étonné de ce miracle: *Et c'est par la foi en son nom que son nom a donné la force à cet homme que vous voyez et connaissez, et la foi qui vient de lui a opéré cette entière guérison en votre présence.*

Pendant que Pierre, accompagné de Jean, parlait ainsi, surviennent les prêtres et les magistrats du temple qui les arrêtent et les mettent en prison pour jusqu'au lendemain, car c'était déjà le soir. Et le lendemain on les fait comparaître devant le Sanhédrin et on leur demande expressément: *Par quelle puissance et en quel nom avez-vous fait cela?* Et le livre des Actes continue:

Alors Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur dit: Princes du peuple et anciens, écoutez. Si aujourd'hui nous sommes jugés à cause du bien fait à un homme infirme, et de Celui au nom de qui il a été guéri, qu'il soit connu de vous tous et de tout le peuple d'Israel que c'est au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, c'est par lui que cet homme est debout et guéri devant vous. C'est lui qui est la pierre qui a été rejetée par vous de l'édifice que vous élevez, et qui est devenue la principale pierre de l'angle. Et il n'y a de salut en aucun autre, car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés.

Ne pouvant condamner les deux apôtres pour un miracle aussi manifeste que bienfaisant, les chefs du Sanhédrin se dirent: *Défendons-leur avec menaces*

de parler à l'avenir à aucun homme en ce nom là. Et les appelant, ils leur défendirent absolument de parler ni d'enseigner au nom de Jésus.

Quelques heures plus tard, les Apôtres réunis demandent à Dieu dans une prière unanime, *d'étendre sa main pour que des guérisons, des signes, des prodiges soient faits par le nom de votre saint fils Jésus.* Et ils continuent à prêcher.

On les arrête de nouveau et le Sanhédrin leur dit: *Nous vous avons expressément défendu d'enseigner en ce nom-là, et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine.* Et c'est alors que Pierre et les apôtres répondent: *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Le conseil délibère sur leur sort et, sur le conseil de Gamaliel, il décide de temporiser. *Et rappelant les Apôtres, ajoutent les Actes, après les avoir flagellés, ils leur défendirent absolument de parler au nom de Jésus, et ils les laissèrent aller. Et eux s'en allaient joyeux hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus.*

Telle est l'origine historique, bien authentique, du culte et aussi de la puissance du nom sacré de Jésus.

Comment Jésus a-t-il mérité, a-t-il conquis la gloire de ce nom? Saint Paul nous l'apprend: *Il s'est humilié lui-même, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom; afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père.*

Ces dernières paroles ont fourni l'introît de la messe de ce jour.

Et voici la prière de la collecte:

O Dieu qui avez établi votre Fils unique Sauveur du genre humain, et avez ordonné qu'on l'appelât Jésus; daignez nous accorder, à nous qui vénérons son saint nom sur la terre, de jouir de sa vue dans les cieux. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur.

Les auteurs spirituels nous enseignent, en s'inspirant de S. Thomas d'Aquin, que le nom de Jésus résume toutes les suavités, toutes les puissances et aussi toutes les gloires de l'Incarnation. Il nous rappelle donc notre réhabilitation après la dégradation du péché. Son nom a été mis à la place du nôtre sur le décret déjà porté de notre condamnation, et notre nom a été mis avec le sien, dans le sien sur l'acte d'héritage.

On comprend dès lors et le culte de respect et de vénération que mérite ce nom divin, la douceur et la suavité qu'il fait goûter à l'âme qui en comprend toute la signification. C'est cette douceur et cette suavité que chanté mélodieusement l'Eglise dans cette hymne ravissante *Jesus dulcis memoria* dont voici la traduction:

Jésus! nom de doux souvenir, qui donne au cœur les joies véritables; mais plus suave que le miel et que toutes les douceurs, est la présence de Celui qui le porte. Nul

chant plus mélodieux, nulle parole plus agréable, nulle pensée plus douce que Jésus, le Fils de Dieu. Jésus! espoir des pénitents, que vous êtes bon pour ceux qui vous implorent! bon pour ceux qui vous cherchent! mais que n'êtes-vous pas pour ceux qui vous ont trouvé! Ni la langue ne saurait dire, ni l'écriture ne saurait exprimer ce que c'est qu'aimer Jésus; celui qui l'éprouve peut seul le croire.....

Jésus, Roi admirable, noble triomphateur, ineffable douceur, Jésus tout aimable.... Jésus douceur des cœurs, source vive, lumière des esprits, vous dépassez toute allégresse et tout désir....

Jésus, gloire des Anges, harmonie douce à nos oreilles, miel merveilleux dans notre bouche, nectar céleste pour notre cœur. Ceux qui vous goûtent ont faim encore; ceux qui vous boivent ont soif encore; ils ne savent désirer que Jésus, objet de leur amour. O mon très doux Jésus, espoir de l'âme qui soupire! nos larmes pieuses vous implorent, le cri intime de notre cœur vous appelle. Demeurez avec nous, Seigneur; éclairez-nous de votre lumière; chassez de notre âme les ténèbres, remplissez le monde de votre douceur. Jésus, fleur de la Vierge-Mère, douceur de notre amour, à Vous la louange, l'honneur d'un glorieux nom, le royaume de la béatitude. Amen.

Lundi, 6 janvier.—L'Épiphanie de N. S. J. C.

Le nom Epiphanie signifie manifestation et ce nom convient aux trois mystères que l'Église rappelle en ce jour. Le premier, celui qui absorbe presque toute l'attention du peuple chrétien c'est la manifestation de N. S. J. C. aux Rois Mages venus d'Orient pour reconnaître et adorer sa divinité. La seconde manifestation de N. S. J. C. rappelée et honorée en ce jour est celle de son baptême dans le Jourdain alors que la voix du Père Céleste retentit du haut du ciel, disant: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances; écoutez-le.* Et la troisième est celle du premier miracle public opéré par Jésus-Christ aux noces de Cana où il manifesta lui-même sa divinité en transformant l'eau en vin, à la prière de Sa Mère.

Cette triple manifestation de N. S. J. C. est rappelée dans l'hymne de ce jour, *Crudelis Herodes*, qui est de Sédulius et que M. Montier a heureusement traduit comme suit:

Hérode cruel, pourquoi craindre
De voir Dieu, roi sur ton chemin?
Qui les donne au ciel, vient-il ceindre
Les couronnes d'un prince humain!

Donc ils marchaient, joyeux, les Mages,
Derrière l'astre conducteur.
A sa lumière, leurs hommages
Trouvent Dieu, lumière du Cœur.

Plus tard, le Christ daigna descendre
Au lavoir très pur du Jourdain.

Et sans les commettre, il sut prendre
Nos péchés qu'il blanchit soudain.

Puis à Cana, nouveau miracle.
Dans les outres a rougi l'eau,
Ainsi qu'à la voix d'un oracle
L'eau pure coule en vin nouveau.

Jésus! à vous gloire infinie,
Lumière apparue aux Gentils.
Gloire à la Trinité bénie
Au Père, à l'Esprit, comme au Fils!

Mais écoutons le majestueux introït de la messe de ce jour:

Voici qu'il est venu, le souverain Seigneur; il tient dans sa main le règne, la puissance et l'empire. O Dieu, donnez au Roi la science du jugement et au Fils du Roi le soin de votre justice.

Et voici la collecte:

O Dieu, qui avez manifesté aujourd'hui, par une étoile, votre Fils unique aux Gentils: faites, dans votre bonté, que, vous connaissant déjà par la foi, nous arrivions un jour à contempler l'éclat de votre gloire. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur.

La manifestation de Jésus aux Gentils, c'est l'appel à la foi des nations autres que le peuple juif, c'est notre vocation à la foi et à toutes les grandeurs qu'elle comporte. Dès son berceau, Jésus veut faire voir qu'il vient pour tous les peuples et tous les hommes. C'est pour cela que les prophètes l'avaient désigné comme l'attente et le désiré des nations qu'il devait réunir.

Il serait trop long de citer ces prophéties, mais relisons ces paroles d'Ezéchiel, avant d'entendre celles d'Isaïe chantées dans l'Épître de ce jour.

"Un seul Roi commandera à tous, dit Jéhovah; il n'y aura plus deux nations ni deux royaumes. Il n'y aura qu'un Pasteur pour eux tous. Je ferai avec eux une alliance de paix, un pacte éternel; je les multiplierai, et mon sanctuaire sera au milieu d'eux à jamais".

Et voici la grande annonce d'Isaïe:

Lève-toi, Jérusalem; sois illuminée; car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Les ténèbres couvriront la terre, une nuit sombre enveloppera les peuples; mais sur toi le Seigneur se lèvera, et sa gloire éclatera sur toi. Et les nations marcheront à ta lumière, et les rois à la splendeur de ta clarté naissante. Lève les yeux, considère autour de toi, et vois: tous ceux-ci que tu vois rassemblés, sont venus pour toi. Des fils te sont venus de loin, et des filles se lèvent à tes côtés. En ce jour, tu verras, et tu seras dans l'opulence, et ton cœur sera dans l'admiration, et il se dilatera: en ce jour où la multitude des nations qui habitent les bords de la mer se tournera vers toi, quand la force des Gentils viendra à toi. Les chameaux, les dromadaires de Madian et d'Épha arriveront chez toi comme un déluge, la foule

viendra de Saba t'apporter l'or et l'encens, en chantant la louange du Seigneur.

“Si maintenant, écrit Dom Guéranger, nous prêtons l'oreille aux voix qui montent vers nous du sein de la Gentilité, nous entendons ce cri d'attente, l'expression de ce désir universel qu'avaient annoncé les Prophètes hébreux. La voix des Sibylles réveilla l'espérance au cœur des peuples; jusqu'au sein de Rome même, le Cygne de Mantoue consacre ses plus beaux vers à reproduire leurs consolants oracles: “Le dernier âge, dit-il, l'âge prédit par la Vierge de Cumes est arrivé; une nouvelle série des temps va s'ouvrir; une race nouvelle descend du ciel. A la naissance de cet Enfant, l'âge de fer suspend son cours; un peuple d'or s'apprête à couvrir la terre. Les traces de nos crimes seront effacées; et les terreurs qui assiégeaient le monde se dissiperont”.

“Et comme pour répondre aux vains scrupules de ceux qui craignent de reconnaître, avec saint Augustin et tant d'autres saints Docteurs, la voix des traditions antiques s'annonçant par la bouche des Sibylles: Cicéron, Tacite, Suétone, philosophes et historiens gentils, viennent nous attester que le genre humain, dans leurs temps, attendait un Libérateur; que ce Libérateur devait sortir, non seulement de l'Orient, mais de la Judée; que les destinées d'un Empire qui devait renfermer le monde entier étaient sur le point de se déclarer.

“Ils partageaient cette universelle attente de votre arrivée, ô Emmanuel, ces Mages aux yeux desquels vous fîtes apparaître l'Etoile; et c'est pour cela qu'ils ne perdirent pas un instant, et se mirent tout aussitôt en route vers le Roi des Juifs dont la naissance leur était annoncée. Tant d'oracles s'accomplissaient en eux; mais s'ils en recevaient les prémices, nous en possédons le plein effet. L'alliance est conclue, et nos âmes, pour l'amour desquelles vous êtes descendu du ciel, sont à vous; l'Eglise est sortie de votre flanc divin, avec le sang et l'eau; et tout ce que vous faites pour cette Epouse prédestinée, vous l'accomplissez en chacun de ses enfants fidèles. Fils de Japhet, nous avons dépossédé la race de Sem qui nous fermait ses tentes; le droit d'aînesse dont jouissait Juda nous a été déferé. Notre nombre, de siècle en siècle, tend à égaler le nombre des étoiles. Nous ne sommes plus dans les anxiétés de l'attente; l'astre s'est levé, et la Royauté qu'il annonçait ne cessera jamais de répandre sur nous ses bienfaits. Les Rois de Tharsis et des îles, les Rois d'Arabie et de Saba, les Princes de l'Ethiopie sont venus, portant des présents; mais toutes les générations les ont suivis. L'Epouse, établie dans tous ses honneurs, ne se souvient plus des sommets d'Amara, ni des hauteurs de Sanir et d'Hermon, où elle gémissait dans la compagnie des léopards; elle n'est plus noire, mais elle est belle, sans taches, ni rides, et digne de l'Epoux divin. Elle a

oublié Baal pour jamais; elle parle avec amour la langue que Jéhovah lui a donnée. L'unique Pasteur paît l'unique troupeau; le dernier Empire poursuit ses destinées jusqu'à l'éternité.

“C'est vous, ô divin Enfant, qui venez nous apporter tous ces biens et recevoir tous ces hommages. Croissez, Roi des rois, sortez bientôt de votre silence. Quand nous aurons goûté les leçons de votre humilité, parlez en maître; César-Auguste règne depuis assez longtemps; assez longtemps Rome païenne s'est crue éternelle. Il est temps que le trône de la force cède la place au trône de la charité, que la Rome nouvelle s'élève sur l'ancienne. Les nations frappent à la porte et demandent leur Roi; hâtez le jour où elles n'auront plus à venir vers vous, mais où votre miséricorde doit les aller chercher par la prédication apostolique. Montrez-leur Celui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre; montrez-leur la Reine que vous leur avez choisie. De l'humble demeure de Nazareth, du pauvre réduit de Bethléhem, que l'auguste Marie s'élève bientôt, sur les ailes des Anges, jusqu'au trône de miséricorde, du haut duquel elle protégera tous les peuples et toutes les générations.”

Que cette page magnifique sur la grandeur et la portée infinie du mystère de ce jour nourrisse notre piété et nos réflexions pendant les jours qui vont suivre et qui sont exclusivement consacrés, pendant cette octave privilégiée, à rappeler le même grand mystère. Après Pâques et Noël, l'Epiphanie est, en effet, la plus importante des fêtes de Notre Seigneur dans le cycle liturgique.

Ainsi, *mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi*, du 7 au 11 janvier inclusivement, l'Eglise répète en la continuant la fête de l'Epiphanie.

Dimanche, 12 janvier.—I Dim. après l'Epiphanie.

Ce dimanche a son office propre où revient dans l'intérieur le souvenir du Roi des siècles et des nations:

Sur un trône élevé, j'ai vu assis un homme; la multitude des Anges l'adorent en répétant en chœur: C'est lui dont l'Empire est éternel. Jubilez à Dieu, habitants de toute la terre; servez le Seigneur dans la joie.

Mais la condition de cette joie, c'est la fidélité au Seigneur et l'observation de sa loi. C'est ce que l'Eglise nous fait demander dans la collecte:

Recevez, Seigneur, dans votre céleste bonté, les vœux et les supplications de votre peuple; et faites que vos fidèles connaissent ce qu'ils doivent faire, et deviennent forts pour accomplir ce qu'ils auront connu. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

L'évangile de ce dimanche, pris de saint Luc, est le touchant récit de la visite de Jésus au Temple à l'âge de douze ans. Jésus au milieu des docteurs les émerveillant par sa sagesse, Jésus perdu et recouvert par Marie et Joseph. C'est une des pages les plus attachantes de l'Evangile, belle d'une beauté céleste et aussi d'une beauté bien humaine.

Lundi, 13 janvier.—Octave de l'Épiphanie.

L'introït de la messe ainsi que l'épître sont les mêmes qu'au jour de la fête, mais la collecte et l'évangile sont propres à ce jour.

Voici la première:

O Dieu, dont le Fils unique est apparu sur la terre, revêtu de la substance de notre chair; faites, s'il vous plaît, que nous méritions d'être réformés intérieurement par Celui que nous avons reconnu être semblable à nous extérieurement; lui qui, étant Dieu, vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit durant tous les siècles.

L'évangile, pris du premier chapitre de saint Jean, rapporte le témoignage de saint Jean-Baptiste sur la divinité de Jésus manifestée lors de son baptême. Le voici:

En ce temps-là, Jean vit Jésus qui venait à lui et il dit: Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde. C'est celui de qui j'ai dit: Après moi vient un homme qui a été fait avant moi, car il était avant moi. Et je ne le connaissais pas; mais afin qu'il fût manifesté en Israël, je suis venu baptisant dans l'eau. Et Jean rendit témoignage disant: J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il s'est reposé sur lui. Et moi je ne le connaissais pas; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit: Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est celui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu.

Mardi, 14 janvier.—Saint Hilaire, évêque et docteur.

Né en Aquitaine, saint Hilaire, évêque de Poitiers, fut suscité par Dieu pour défendre la divinité de Jésus par sa science et aussi par son courage à braver les persécutions et à réfuter les hérétiques. Les Ariens fanatiques, qui avaient gagné à leur cause l'empereur Constance par leurs intrigues politiques, ne pouvant résister à la science et à la dialectique du grand évêque des Gaules, le firent exiler en Phrygie. Après le concile de Séleucie, auquel il assista, il vint à Constantinople et par trois requêtes publiques il demanda à l'Empereur de discuter en sa présence avec ses adversaires ariens. Les évêques de la secte n'osant le rencontrer conseillèrent insidieusement à l'Empereur de le renvoyer dans son diocèse, pour s'en débarrasser.

Rentré en triomphe dans sa patrie et dans son Eglise, saint Hilaire y fut le maître du grand saint Martin et il acheva de libérer les Gaules de l'impie arienne. Après un pontificat aussi glorieux et fructueux, le savant évêque de Poitiers mourut l'an 369.

Mercredi, 15 janvier.—Saint Paul, premier Ermite.

Saint Paul perdit ses parents à quinze ans et se réfugia dans le désert pour éviter la persécution qui sévissait alors. Retiré dans une caverne à l'ombre d'un palmier qui lui fournissait la nourriture et le vêtement, saint Paul y vécut jusqu'à l'âge de cent treize ans. Lorsque le temps de sa mort fut venu

il reçut la visite de saint Antoine dont nous faisons la fête dans deux jours. Après leur réfection spirituelle et corporelle, saint Paul sentant venir la mort demanda à saint Antoine de l'ensevelir dans le manteau qu'il avait reçu de saint Athanase. Après avoir vu l'âme de Paul monter au ciel dans la compagnie des Anges, Antoine l'ensevelit et lui fit des funérailles selon les rites chrétiens.

Jeudi, 16 janvier.—Saint Marcel I, pape et martyr.

Saint Marcel souffrit le martyre sous Maxence, à la veille du triomphe de Constantin. Maxence ayant voulu forcer le saint Pontife à renoncer au souverain Pontificat pour priver l'Eglise de son chef et le saint Pape s'y étant refusé; le cruel empereur l'envoya garder les bêtes. Arraché à cette abjection et hospitalisé par sainte Lucine, il transforma la maison de celle-ci en église où il sanctifiait et prêchait les chrétiens. Cette église, Saint-Marcel au Corso, existe encore à Rome. Informé de ces faits, Maxence, pour avilir l'église et le pontife, fit transporter les animaux dont Marcel avait abandonné la garde dans sa maison et dans son église. L'infection qui en résulta, ajoutée à ses autres tribulations, causa la mort du saint Pape dont le corps fut inhumé au cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, par les soins de la bienheureuse Lucine. Ses reliques furent rapportées depuis dans son église.

Vendredi, 17 janvier.—Saint Antoine, Abbé.

Né en Egypte, saint Antoine, frappé d'une parole de l'Evangile, vendit tous ses biens et en donna le prix aux pauvres pour se donner entièrement à la pratique de la vertu. D'une austérité extraordinaire et brillant de l'éclat des plus remarquables vertus, saint Antoine avait une répulsion particulière des hérétiques et surtout des Ariens. Il ne voulait pas qu'on les abordât ni qu'on leur parlât. Il jouissait d'une telle réputation de sainteté que Constantin lui écrivit pour se recommander avec ses enfants à ses prières. Après avoir formé avec lui de nombreux moines à la sainteté par ses leçons et ses exemples, le saint abbé mourut à l'âge de cent cinq ans, dans les solitudes d'Egypte, comme saint Paul, ermite.

Samedi, 18 janvier.—Chaire de saint Pierre à Rome.

Dom Guéranger a des pages magnifiques, empruntées en partie à saint Léon le Grand sur la venue de saint Pierre à Rome, que nous voudrions citer. L'espace nous manquant, contentons-nous de rappeler le fait historique et providentiel de l'établissement à Rome par saint Pierre, vers l'an 44 de notre ère, du siège du vicaire de Jésus-Christ, de la seconde fondation de Rome comme capitale de l'Eglise universelle, comme centre du monde catholique. Le fait de cette fondation, de cet établissement est aussi indéniable qu'il est providentiel. L'Eglise catholique

est romaine de par la volonté de Jésus-Christ, de par le fait que saint Pierre est venu se fixer à Rome et que ce sont les évêques de Rome ses successeurs qui héritent de sa prérogative de chefs de l'Eglise.

C'est ce que chante l'Eglise en cette fête:

Le Seigneur a établi avec lui une alliance de paix et il l'a fait prince, afin que la dignité sacerdotale lui appartienne à jamais. Seigneur souvenez-vous de David et de toute sa miséricorde.

Et la collecte dit:

O Dieu, qui en donnant au bienheureux Pierre, votre apôtre, les clefs du royaume céleste, lui avez donné

l'autorité pontificale de lier et de délier; faites par le secours de son intercession, que nous soyons déliés des liens de nos péchés; vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles.

Et l'on fait mémoire de saint Paul, que l'Eglise unit toujours à saint Pierre dans sa liturgie, comme Dieu les unit dans la gloire du martyr le même jour à Rome, et aussi de sainte Prisque, vierge et martyre, baptisée par saint Pierre à Rome et martyrisée sur la voie d'Ostie, comme saint Paul.

L'abbé J.-A. DAMOURS



UN AMI MÉCONNU



C'EST avec peine, mais sans surprise que j'ai appris, par un article de M. Ernest Myrand, qu'un homme apparemment fort estimable et bien doué, M. Ephrem Chouinard, avait écrit un volume: "Petit histoire des grandes rois de Angleterre", pour répondre à l'"Habitant" de Drummond qui a imaginé et mis dans la bouche des cultivateurs canadiens-français de la province de Québec un parler anglais aussi invraisemblable qu stupide".

Cette "Petit histoire" ajoute M. Myrand, couvre de ridicule "les anglais d'Ontario, ces *French-Canadian Eaters*, tous ces hâisseurs-nés de la langue française"...

Le chef de cette bande de fanatiques serait, d'après M. Chouinard et son biographe, l'auteur de l'"Habitant".

Je n'ai pas connu le docteur Drummond. Mais tous ceux de mes compatriotes qui m'en ont parlé, me l'ont toujours décrit comme un de nos amis les plus sincères. Du reste, la préface de l'"Habitant" contient sa profession de foi à notre égard:

"Ayant, pour ainsi dire, vécu toute ma vie côte à côte avec les canadiens-français du peuple, j'ai appris à les admirer et à les aimer, et j'ai eu l'impression que, beaucoup, dans le public de langue anglaise, connaissent peut-être aussi bien que moi le canadien-français des villes, bien peu ont eu l'occasion de connaître l'habitant. Aussi me suis-je efforcé de peindre quelques types, et pour le faire, il m'a semblé que le meilleur moyen d'atteindre le but que je me proposais serait de faire raconter leurs histoires à mes amis à leur façon, comme ils les raconteraient à des auditeurs de langue anglaise qui ne sauraient pas le français".

Ce n'est pas là le langage d'un "hâisseur-né de la langue française". Autrement Fréchette, l'auteur de la "Légende d'un peuple", n'aurait jamais consenti à écrire la préface de l'"Habitant".

Drummond a eu un gros succès en Angleterre,

aux Etats-Unis, au Canada. L'édition de l'"Habitant" que j'ai sous les yeux, celle de 1905, est le trente-quatrième mille.

Maintenant a-t-il atteint son but, de faire aimer nos paysans, ou n'a-t-il réussi qu'à mettre dans leur bouche "un parler anglais aussi invraisemblable que stupide?"

Invraisemblable? Pourquoi? Qu'en savons-nous, nous qui parlons à ces gens de nos campagnes dans une langue qui est la nôtre et la leur? J'ai entendu des dialogues entre anglo-canadiens et gens des campagnes, qui rappelaient très exactement les vers de Drummond. Au cours de l'enquête tenue par le juge McTavish, qui vient de mourir, sur l'incendie du Parlement d'Ottawa, un de nos conseillers législatifs de demain, dont je tairai le nom pour ne pas blesser sa modestie, n'a-t-il pas terminé sa déposition par ces mots, qu'on dirait tirés d'un volume de Drummond: "I am a working man, me. The fire was put"?

Stupide? En quoi? Drummond fait-il jouer à ces personnages un rôle ridicule? Les sentiments qu'il prête à nos habitants ne sont-ils pas, invariablement, des sentiments élevés et nobles? dans tous les cas, jamais bas, ni même grossiers?

On dira qu'un livre écrit dans cette langue est fatigant à lire. D'accord. J'irai plus loin, et dirai que même récités, ces poèmes ont généralement des longueurs. Mais ces vers ne sont pas écrits pour nous. L'auteur a voulu, il nous le dit, atteindre le public de langue anglaise. Comme on le voit, il y a réussi. Je crois qu'on peut dire également qu'à ce public il a présenté des types qu'il a rendus sympathiques et intéressants. Je suis sûr que les touristes portent plus d'intérêt qu'auparavant à nos guides, à nos hommes de chantiers, à ce peuple que Drummond a aimé et qu'il a voulu faire aimer.

J'ai entendu réciter du Drummond bien des fois—des gens plus spécialement sympathiques aux nôtres, comme M. Geo. W. Stephens, ex M.P.P., ou M. l'abbé

McShane, de Saint-Patrice de Montréal, en font leurs délices—je n'ai jamais constaté que l'effet de ces réci-tations ai été de jeter du ridicule sur les héros du poète,—bien au contraire! Aussi quand j'apprends qu'un de nos écrivains a semblé confondre le docteur Drummond avec le docteur Edwards, je crois avoir le droit de protester, au nom du mort, et dans l'in-térêt de mes compatriotes, car enfin il ne faudrait pas que la manie de la persécution devienne une de nos vertus nationales.

P. S.—En guise de post-scriptum, on me per-mettra peut-être de citer une boutade d'un homme qui ne sera certes pas qualifié d'anglophobe. Ecrite en 1905, inspirée par la composition du personnel de l'exposition de Liège, d'où les canadiens-français avaient été exclus. Elle a peut-être un regain d'ac-tualité en ce moment où, à l'occasion de la conférence de la Paix, l'histoire de 1905 est en train de se répéter.

Rapport des commissaires de l'Exposition de Liège au gouvernement du Canada.

Air: "Then you'll remember me".
(The Bohemian Girl)

Nous étions dans le vill' de Liège
Pendant l'exhibition
C'est nous qui montraient les fromèges
De notre Dominion.
Nous sommes fiers: hip! hip! hourra!
Fiers de tous nos produits
On connaîtra le Canada
A partir d'aujourd'hui:
On nous connaît à partir d'aujourd'hui.

Tout en chantant God sav' the Queen
A tous ce bon liègeois,
Nous avons montré nos avoines,
Nos métaux et nos bois.
Ils s'ont déclarés épatés
Pour ou'n' fois, savez-vous,
Du pays et de ses beautés:
Ils parleront de nous;
Yes, to be sure, ils parleront de nous.

Nous ne parlions pas la française
Mais ça ne faisait rien;
Ces messieurs comprenaient l'anglaise,
Quelques la parlaient bien,
Nous avons fait oune surprise
Au roi *chum* de Cléo
En l'acclamant par: For he is
A jolly good fellow,
For he's a jolly, jolly good fellow!"

Plous d'oun' personn' nous demanda
Pourquoi, sour quinze ou vingt
Représentants dou Canada

Y'avait pas d'canayen.
On a répond que les français
Veul' pas s'expatrier
De peur que peut-être ils manqu'raient
De voter pour Laurier
Ils manqueraient de voter pour Laurier:

E.-F. S.

LES FAITS DE LA SEMAINE

Au 6 janvier.

ROME

—Le Sacré Collège présente à Sa Sainteté Benoît XV, la veille de Noël, ses hommages. Dans sa réponse, le Saint-Père se reporte à la cessation de la guerre et à la prochaine Conférence de la paix. Il souhaite que le futur traité de paix assure non seulement le rétablissement de l'ordre, mais encore un retour sincère et universel à des sentiments d'humaine fraternité. Il se déclare prêt à collaborer de tout son pouvoir à la réparation des ruines morales causées par la guerre, précisant quelques points sur lesquels porteront plus particulièrement son action: l'instruction et l'éducation des enfants, la protection et la direction des ouvriers, le rappel aux classes riches de leurs graves devoirs, etc. C'est bien à l'issue d'une guerre comme celle à laquelle nous venons de prendre part, et dans une situation pleure de périls comme celle où se trouve le monde, que l'on éprouve la grande nécessité sociale et l'extrême utilité de l'institution divine qui s'appelle l'Eglise. Rome est un pôle chargé de lumière vers lequel il faut que le monde, s'il veut se lever de sa couche et marcher droit, tende de plus en plus ses regards. Aux catholiques aussi d'être vraiment, selon une définition inspirée, le sel de la terre...

—Une fois de plus l'*Osservatore Romano* est obligé de démentir de stupides rumeurs répandues dans la presse mondiale, annonçant—ô contradiction!—une solution de la question romaine et le départ du Pape après la signature de la paix. Il y a vraiment quelque chose de diabolique dans la mise au jour, on ne sait trop ni par qui ni comment, de pareils canards, destinés à surprendre et à ébranler les ignorants et les faibles!

QUEBEC

—Avec ses prêtres qui lui présentent leurs hommages à l'occasion du nouvel an, par la bouche de S. G. Mgr Roy, S. E. le Cardinal se réjouit de la victoire de nos soldats et des Alliés et il s'attriste des ravages causés par l'épidémie de la grippe dans les

rangs de notre clergé diocésain. Il se préoccupe également de la paix à intervenir, pour laquelle il ne faut point se lasser de prier Dieu.

—Son Eminence le Cardinal demande à tout le clergé du diocèse de s'enrôler sous l'étendard béni de l'Archiconfrérie de Prière et de Pénitence et d'inciter les fidèles à faire de même, après leur avoir expliqué cette Oeuvre de piété et de réparation, dont le siège est à Bergerville, où Sillery. A l'occasion du premier anniversaire de fondation du "*Montmartre Canadien*", en la fête de Noël,—anniversaire qui a donné lieu à une cérémonie touchante présidée par S. G. Mgr Roy et à laquelle assistait S. H. le Lieutenant-Gouverneur sir Charles Fitzpatrick,—une gerbe globale de 40,000 associés a pu être offerte au Divin Cœur de Jésus.

—A la messe de minuit de Noël, inauguration de l'église de la nouvelle paroisse du Sacré-Cœur de Jésus de Québec. La messe est célébrée par M. l'abbé J.-E. Latulippe, assisté de M. l'abbé Alphonse Gagnon, de l'Archevêché, et du R. F. Isidore Leclerc, O.M.I. Notre ville peut être fière de ses quinze paroisses et de son immense population catholique.

—C'est près de \$10,000 que nos voyageurs de commerce, quêteurs de la Guignolée, ont pu ramasser aux pauvres, cette année, la veille de Noël au soir. O le cœur du Québec charitable!

—Nous avons eu le plaisir de saluer de nouveau et d'applaudir M. le capitaine Eugène Duthoit, qui était accompagné, cette fois, de Madame Duthoit, et M. le lieutenant Charles Flory. Ces distingués visiteurs ont été les hôtes de sir Charles Fitzpatrick à Spencer Wood. Sous les auspices de l'Institut Canadien, à l'Université Laval, M. Duthoit a donné une esquisse d'une paix juste, de "*la paix du Droit*" du point de vue de la France héroïque et dévastée et de ses alliés glorieux. Au Cercle des Femmes Canadiennes, lui-même et M. Flory ont raconté leurs "*impressions de France*", de la France où ils sont retournés après leur visite d'il y a plusieurs mois et d'où ils sont revenus, avec la délégation Julien-Baudrillart. Au personnel du Séminaire et de l'Université, l'éloquent M. Duthoit a aussi narré la carrière et la gloire du maréchal Foch, le grand vainqueur de la guerre qui vient de finir. M. Flory a également causé, à l'Université, en séance intercerle de l'Union Régionale de l'A. C. J. C.

—Ce ne sont pas là, cependant, les seules manifestations intellectuelles dont notre ville ait donné le spectacle, dans la période que nous résumons à cette chronique. M. Chapais a donné une deuxième leçon d'histoire, dans laquelle il nous a fait suivre et apprécier à l'œuvre le gouverneur conciliant et bienveillant que fut sir John Sherbrooke. A l'Institut Canadien, M. l'abbé Henri Simard a continué son savant exposé du progrès des sciences physiques françaises, dans la période, notamment, de 1850 à 1900. Et M. Léon Mercier-Gouin, avocat à Montréal, rédacteur à la *Revue Trimestrielle*,—le fils de l'honorable

premier ministre,—a donné, au Loyola, une conférence sur "*nos garanties constitutionnelles*" où il a exposé, dans un parallèle ingénieux, les trois constitutions suisse, américaine et canadienne. Pour agrémenter le tout, une note artistique et musicale a été donnée par le poète-chansonnier Albert Larrieu et ses interprètes Mesdames Lecomte et Ariel, que nous avons applaudis à pareille époque l'an dernier. M. Larrieu, qui chante, cette fois, le Canada et sa Bretagne, donnera encore en janvier toute une série de concerts.

—Sur les instances pressantes de la Ligue Antialcoolique et des sociétés de tempérance, la ville se décide à surveiller de plus près, pour sa part, l'observation de la loi Scott. Le cas échéant, les délinquants pourront être traduits aussi en Cour du Recorder.

—Les Vétérans de la Grande Guerre, en délégation chez le premier ministre, qui leur promet son appui, demandent pour leur association un accroissement de subsides, et pour les camarades revenus des tranchées, où ils ont bravement défendu le pays, des facilités de colonisation et la préférence dans l'octroi des positions au service civil. A ce propos, le Cercle de Colonisation de Notre-Dame-du-Chemin a préparé un projet de colonisation méthodique et pratique destiné à donner un bon coup d'épaule aux aspirants-colons. Il veut entreprendre, en même temps, une action coordonnée avec les bureaux pour l'établissement des soldats. Ce Cercle fait des recrues: deux filiales nouvelles sont annoncées, dont l'une à Saint-Grégoire de Montmorency et l'autre à Saint-Henri de Lévis. Que l'Etat aide ces artisans dévoués d'une œuvre vitale: c'est à lui de ne pas se laisser dépasser, dans ce domaine de primordiale importance, par les ressources particulières, nécessairement limitées!

—La Convention préparatoire aux Semaines agricoles de 1919 a eu lieu au Parlement, entre les conférenciers chargés de faire les frais de ces importantes réunions. En avant l'agriculture!

—Une délégation des vingt municipalités du comté de Québec présente à S. H. le Lieutenant-Gouverneur les hommages de ses anciens électeurs, et à Lady Fitzpatrick une gerbe de fleurs. Sir Charles dans sa réponse, revendique pour la province de Québec le droit d'être prise en considération dans la politique canadienne, selon "*l'esprit qui a présidé à la rédaction du pacte fédératif*".

—La campagne de la Chambre de Commerce de Québec se continue avec vigueur. Cette Chambre présente ses hommages à S. H. le Lieutenant-Gouverneur, lequel endosse chaleureusement le mouvement commercial et industriel entrepris. Au Château Frontenac, M. Goodier, secrétaire de la Chambre de Commerce de Port-Arthur, revient, après M. Holmes, sur l'importance extrême d'une publicité bien faite.

—Un Comité de réception se forme pour accueillir à leur rentrée au pays nos braves soldats. Excellente initiative, qui avait un peu tardé... A quand la prochaine manifestation publique, populaire et chaleu-

reuse, en faveur de nos glorieux "poilus"? Saluer et acclamer le soldat étranger est fort bien, mais il faudrait aussi penser aux nôtres...

—Nos employés du service civil provincial ont lancé un mouvement pour obtenir une augmentation de salaires. Une grosse délégation, conduite par des députés et des échevins et porteuse de recommandations écrites de S. E. le Cardinal et de S. G. Mgr Roy, s'est présentée devant le cabinet. Après avoir demandé notamment, un bonus uniforme de \$400, on opérerait plutôt pour un bonus inversement proportionné au chiffre du salaire.

—L'"affaire de Montmagny" a fait un premier pas devant la Cour de Police à Québec. Les prévenus Georges Pion (notaire), Omer Guay et le capitaine Albéric Goulet, ces deux derniers de Québec,—accusés d'avoir conspiré avec des personnes jusqu'ici inconnues pour frauder le public en vendant des cartes d'exemption (du service militaire) fausses et illégales,—ont été condamnés par le juge Langelier à subir leur procès au prochain terme de la Cour d'Assises. Ils ont été admis en liberté sous caution...

—Un vote du Conseil de ville de Lévis favorise la destitution du chef de police Marsan, mais M. le maire Belleau appose, pour l'instant, son veto.

CANADA

—Importante lettre de S. G. Mgr Emard, "évêque militaire" dans l'armée canadienne, aux aumôniers catholiques relevant de sa juridiction. S. G. rappelle quels pouvoirs lui ont été confiés, puis célèbre le dévouement de son clergé militaire à l'égard de nos vaillants petits soldats, ainsi réconfortés, et qu'il faut maintenant préserver des embûches que la détente marquée par l'armistice a accrues sous leurs pas. Pensons à nos braves et prions toujours pour eux...

—M. l'abbé Emile Chartier, secrétaire de l'Université Laval à Montréal, est fait chanoine honoraire de la cathédrale par S. G. Mgr Bruchési.

—Messages de Noël de sir Robert Borden et de sir Thomas White aux troupes canadiennes en campagne et au peuple canadien respectivement.

—L'Oeuvre, si opportune, des Cercles Catholiques de voyageurs de commerce canadiens-français, née en 1914 à Montréal, vient de s'enrichir de deux nouveaux groupes, à Ottawa et à Hull. Cela fait maintenant six cercles, avec ceux de Montréal, de Québec, de Sainte-Marie de Beauce et de Saint-Hyacinthe.

—Le général Mewburn a donné, devant le Club Canadien à Toronto, les chiffres du recrutement. Le nombre des recrues enrôlées au Canada depuis le commencement de la guerre a été de 611,000 réparties comme suit: Corps expéditionnaire canadien, 465,984 hommes; enrôlés en vertu de la Loi du service militaire, 83,355; en congé 24,933; mis de côté pour divers motifs, 16,300. 41,000 n'ont pas été appelés à faire du service. 21,000 se sont enrôlés ailleurs que dans le Corps expé-

ditionnaire canadien, et 15,000 étaient des réservistes anglais et alliés servant dans l'armée canadienne. Le Canada a donc fait noblement sa part dans la grande guerre à l'issue heureuse de laquelle nous étions directement intéressés!

—Les trois élections partielles du 27 ont donné les résultats suivants: 1o Dans Montréal-Saint-Laurent, M. Henry Miles, le candidat ministériel, est élu. Il s'est trouvé finalement à lutter seul contre le candidat indépendant M. Isaac Lande, le candidat Collier ayant résigné avant le vote en faveur du candidat libéral. La majorité de M. Miles est de 429 voix. 2o Dans Napierville, où il y avait quatre candidats, tous libéraux, M. Aimé Leblanc, avocat, candidat ministériel, M. Amédée Monette, avocat, M. le notaire Marcil et M. Carbonneau, cultivateur, l'élu a été M. Monette. Sa majorité est de 95 voix. 3o Dans Matane, le candidat élu est M. Octave Fortin, cultivateur, un libéral. Il a battu, par une majorité de 146 voix, M. le notaire Geo. Dionne, le candidat ministériel.

—Dans une conférence à Montréal avec les chefs conservateurs, M. Arthur Sauvé, chef de l'Opposition à Québec, tout en préconisant la fondation d'un club social politique ouvert à tous les éléments bien pensants de la population, de déclarer: "*On a tort de chercher à déprécier la politique et d'essayer à décourager les hommes de talent et de conscience qui consentent à s'en occuper. Celui qui dit qu'il ne veut pas se mêler de politique devrait plutôt dire qu'il ne veut pas s'intéresser à l'avenir de son pays*".

Et vers le même temps, sir Lomer Gouin de préférer la même sage mise en garde, devant le Club de Réforme à Québec.

—Avec la date du 1er janvier, est censé disparaître le dernier et principal obstacle à l'observation de la prohibition fédérale: la fabrication des bières de plus de deux et demi pour cent d'alcool de preuve et des liqueurs enivrantes est définitivement interdite d'un océan à l'autre. L'arrêt en conseil du 11 mars 1918 avait fait une exception pour notre province, vu que la prohibition n'était pas encore près d'y entrer en vigueur.

—Le gouvernement fédéral décide de mettre en pratique la prime du combattant et d'accorder à nos vaillants "poilus", à leur entrée dans la vie civile, une allocation gratuite, basée sur la nature et la durée du service. Cette prime correspond à de 92 à 183 jours de paie et d'allocation régulières. Bonne idée et juste coup d'épaule!

—Le gouvernement met sur pied l'organisation des bureaux de placement fédéraux décidée à la dernière Conférence interprovinciale, et décide d'étendre la juridiction de la police montée du Nord-Ouest à la Colombie-Anglaise, au Manitoba et au nord de l'Ontario. L'effectif de cette gendarmerie sera de 1,200 hommes.

—De Winnipeg continuent de partir des félici-

tations et des vœux à l'adresse des soviets russes et allemands. L'assemblée, considérable, au dire des dépêches, et à laquelle figurait l'échevin John Queen, était sous les auspices du Conseil local des Métiers et du Travail. Tandis qu'à Windsor et à Cobalt, la justice sévit contre une vingtaine de Russes bolchévisants...

—Le parti libéral néo-écossais travaille à reformer son ancienne ligne de bataille, dans l'arène fédérale. De leur côté, les libéraux de Winnipeg partisans de sir Wilfrid Laurier fondent ce qu'ils appellent la *Manitoba Liberal Association for Federal Affairs*.

—Dans une Convention à Toronto, les *United Farmers of Ontario* se prononcent pour la réciprocité graduelle avec les Etats-Unis et l'Angleterre, et décident la fondation d'un quotidien qui soit leur organe propre. Par contre, les manufacturiers de chaussures canadiens, y compris ceux de Québec et de Montréal, se forment en association et attaquent tout de suite la question du tarif, demandant aux ministres des Finances et des Douanes de ne point y toucher sans les avoir entendus. Le problème du tarif sera toujours un des plus importants dont ait à s'occuper la politique canadienne.

—Grève de la police à Toronto. Les hommes voulaient la réinstallation d'une douzaine des leurs démis par les Commissaires, parce qu'on s'était affilié au Congrès des Métiers et du Travail. Finalement, ils consentent à laisser décider la question des unions par une Commission gouvernementale...

—Les Irlandais de Montréal, réunis en une conférence préliminaire à un grand congrès national qu'ils entendent tenir, au Monument National les 7, 8 ou 9 janvier prochain, offrent à M. le docteur Guérin, ancien ministre et ex-maire de Montréal, de lui confier la mission d'aller appuyer, en leur nom, à la Conférence de la Paix, les revendications de l'Irlande. Le docteur Guérin décline, exprimant qu'une telle démarche ne lui paraît pas indispensable au succès de la cause.

—M. Léon Trépanier, journaliste à Montréal, est nommé par le gouvernement correspondant du Canada à la Conférence de la Paix, au même titre que M. J.-W. Daffoe, entré depuis quelque temps en service.

—Mort de S. H. le juge Duncan-B. MacTavish, juge pour le comté de Carleton, Ont., depuis 1897, — et de M. J.-A. Cherevert, fondateur du *Sorelois* et du *Courrier*, de Sorel.

—Le nouveau Collège canadien-français de Gravelbourg a ouvert ses portes le 10 décembre. Soixante élèves se sont inscrits. L'institution sera classique et commerciale. Le supérieur est M. l'abbé Deslandes, et le procureur, M. l'abbé L.-P. Gravel.

—Dans son message au peuple canadien, à l'occasion du nouvel an, sir Robert Borden explique que son devoir a été et est encore, pour l'instant, de rester à Londres, en vue des délibérations de la paix.

ETATS-UNIS

—Retour de la flotte américaine, après huit mois de service dans les eaux d'Europe. Dix gros navires, une avant-garde, sont rentrés le 25. Les autres suivront, à distance.

—Mort de M. le docteur Walter Hines Page, ancien ambassadeur en Angleterre.

—Le sénateur New, de l'Indiana, présente un bill pour frapper d'illégalité le déploiement du drapeau rouge aux Etats-Unis. On s'aperçoit enfin où mène la liberté de s'associer pour tout dire et tout faire!

GRANDE-BRETAGNE

—Le rapport officiel des élections anglaises, donné le 28, confirme les pronostics déjà esquissés: victoire écrasante de la coalition, défaite non moins écrasante des nationalistes par les *Sein Feiners* en Irlande. Sur 707 sièges, Lloyd George et ses partisans en ont gagné 519, soit une majorité de 331. L'opposition se trouve représentée comme suit: libéraux (partisans de M. Asquith, qui a été battu dans le comté de Fife, en Ecosse), 37; parti ouvrier, 65; indépendants, 5; socialiste, 1; *Sinn Feiners*, 73; nationalistes irlandais, 7. C'est, en Angleterre et en Ecosse, la défaite non seulement du parti Asquith, mais des pacifistes et des suffragettes. M. Asquith a été battu par sir Alexander Sprot, un laird écossais, qu'il avait vaincu à deux reprises. Presque tous les lieutenants de l'ancien premier ministre sont aussi battus: sir John Simon, ancien secrétaire d'Etat; Reginald McKenna, ancien chancelier de l'Echiquier; Walter Runciman, Herbert Samuel, Charles-T. Mastermon. Le parti du travail espérait faire élire 100 députés. Il n'en a que 75, et, sur ce nombre, 10 sont de la coalition. Cela n'empêche que c'est la plus forte représentation ouvrière que l'on ait vu jusqu'ici. Sur 14 femmes candidates, une seule a été élue, la comtesse Markievicz, *Sinn Feiner*. Madame Pankhurst et M. Arthur Henderson ont été battus, ainsi que les pacifistes Snowden, James Ramsay MacDonald, W.-C. Anderson, R.-L. Outhwaite, F.-W. Jowett, Geo. Lansbury et Charles-P. Trevelyan. Tous les ministres de la coalition ont passé: Lloyd George à 12,000 voix; Bonar Law, à 13,000; Churchill, à 15,000, etc., les autres majorités dépassant presque toutes 10,000 voix.

La majorité gagnée par la coalition est donc plutôt conservatrice. Le parti du travail, radical, formera le gros de l'opposition, laquelle sera bien diminuée du fait de la décision presque définitive des *Sein Feiners* de ne pas siéger à Westminster. Et ce dernier fait marque un gros point noir dans l'avenir politique en Grande-Bretagne.

—M. le président Wilson est débarqué à Douvres le 26, où il a été accueilli en grande pompe. Arrivé à Londres l'après-midi même, il fut reçu avec non moins d'enthousiasme qu'à Paris. Avec le roi et le

duc de Connaught, il passa en revue la Garde d'honneur, pendant qu'on jouait l'air national américain. De la gare au Palais de Buckingham, il fut acclamé par une foule que les dépêches ont portée à deux millions de personnes. Jamais le Palais royal n'a vu de réception comme celle de vendredi soir dans la salle des banquets, pour le dîner de gala. M. Wilson a eu les honneurs royaux. Il accompagnait la reine, puis venait ensuite le roi Georges et Madame Wilson. A table, il prit place à la droite du roi. Dans la salle, il y avait des plats en or et des ornements évalués à 15 millions de louis. Le roi a bu "à la santé du président des Etats-Unis et de Madame Wilson ainsi qu'au bonheur et à la prospérité de la grande nation américaine". M. Wilson lui a rendu la même santé, disant qu'après avoir conféré avec les chefs britanniques, il avait "les mêmes idées qu'eux sur la signification et le but du devoir" que tous ont en vue. Samedi, grande et chaleureuse réception par la ville de Londres. Au Palais Buckingham, M. et Madame Wilson occupaient les "appartements belges".

La réception que l'Angleterre a faite au président Wilson est donc un fait inouï dans les annales britanniques et américaines. La guerre supportée en commun pouvait seule opérer cette merveille, qui s'est déjà traduite—est-ce trop tôt pour l'annoncer?—en une amitié plus solide entre les deux peuples...

—A Douvres et à Londres, sir Douglas Haig et les autres généraux anglais viennent aussi d'être accueillis en triomphateurs.

—Démission du général Ian Christian Smuts, du Sud-Africain, comme membre du cabinet de guerre britannique. Le général donne pour motif que, la guerre étant finie, ses services ne lui paraissent plus nécessaires.

FRANCE

—Les socialistes Renaudel et Albert Thomas ont provoqué un débat à la Chambre des députés sur la question du traité de paix, duquel on est maintenant proche. Ce débat, que les socialistes ont fait acerbe et où ils avaient cru embarrasser M. Clémenceau, s'est terminé par la victoire du "Tigre", la Chambre faisant confiance au gouvernement par 398 voix contre 93. On compare avec raison ce résultat à celui des élections anglaises, dont Lloyd George s'est tiré avec grand honneur, et avec un prestige qui ne peut que donner du nerf aux délibérations de paix, du côté britannique. MM. Pichon et Clémenceau ont été amenés à faire d'importantes déclarations, au cours desquelles le premier ministre, notamment, s'est prononcé pour l'ancien système d'alliances dit de "la balance des pouvoirs", à défaut de mieux, et a promis d'appuyer la Grande-Bretagne dans son attitude touchant la liberté des mers. M. Clémenceau peut avoir ses défauts, mais c'est un esprit clair et résolu, bien supérieur en cela au baron d'Estournelles

de Constant et à M. Léon Bourgeois, qui se sont mis en tête de bâtir une "société des nations". Interviewé sur l'attitude de la France à la Conférence de la paix, M. Pichon a déclaré:

"Nous avons été attaqués: nous voulons la sécurité. Nous avons été dépouillés: nous voulons des restitutions. Nous avons été dévastés: nous voulons des réparations.

"Ce que nous demandons pour nous, nous le demandons pour tous. Nous espérons que la paix, en faisant disparaître les effets des crimes allemands, apportera aux peuples la certitude qu'ils ne se renouvelleront pas..."

"Pour arriver à cela, le monde doit être constitué sur de nouvelles bases. Ces bases, vous les connaissez tous. Ce sont celles exprimées par Wilson... Il n'y a pas de différends entre les Alliés; au contraire, nous nous entendons bien. Ensemble nous avons sauvé le monde, ensemble nous rétablirons la paix sur des bases solides. Ceux qui sont morts nous dictent notre devoir et nous allons suivre le chemin que nous indiquent nos héros morts au champ d'honneur."

D'après un diplomate français, on ne doit pas s'attendre à l'admission prochaine des puissances centrales autour de la table de la Conférence, car il y aurait quatre étapes dans les négociations. La première sera la réunion des délégués français, anglais, italiens et américains, pour la formation d'une unité de commandement au point de vue diplomatique. La seconde réunira des délégués de tous les pays alliés. troisième sera le congrès de la paix proprement dit, auquel assisteront les délégués ennemis. La quatrième serait une conférence de tous les pays pour la formation d'une ligue des nations. Les pays neutres seraient représentés à cette dernière partie de la conférence de la paix.

Une unité de commandement diplomatique ! Bravo ! Voilà, en effet, qui s'impose, afin que l'ennemi qui n'a pas épuisé la ruse, soit frustré dans ses entreprises de division.

Nous avons entendu plus haut M. Wilson déclarer qu'il était d'accord avec les ministres britanniques sur les points principaux. De son côté, Lloyd George vient de témoigner dans le même sens. Alors donc que tous s'entendent, tant mieux...

—Paris a pu acclamer le roi Victor-Emmanuel à son tour, lequel est arrivé dans la capitale française le 19. Il y a eu, comme pour les augustes visiteurs, précédents, banquet à l'Élysée, échange de toasts, réception par le conseil municipal, etc.

—Après avoir applaudi à l'admission du maréchal Joffre à l'Académie française, le 19, la France a salué le président Wilson fait le 21, docteur ès-lettres et en droit de la Sorbonne. Le vainqueur de la première Marne a voulu entrer sous la coupole avec le costume et les insignes de maréchal. Il a été salué par M. Jean Richepin. Dans M. Wilson, la Sorbonne a voulu honorer, avec l'ancien professeur et président de l'Université de Princetown, le "théoricien du droit" dans cette guerre.

—D'après la série des chiffres publiés, la France a perdu à la guerre non loin de deux millions de morts, sur 6,900,000 mobilisés. Quel holocauste! et quelle nation!

L'Italie, de son côté, a 900,000 morts, sur 5,000,000 d'hommes.

BELGIQUE

—On a préparé un projet de suffrage féminin en vue des prochaines élections...

—Les évêques catholiques de Bavière protestent contre la séparation de l'Eglise et de l'Etat et contre l'abolition de la tutelle bienfaisante de l'Eglise sur les écoles. C'est dans la Bavière que la Révolution allemande de novembre paraît avoir commencé. Et la Révolution est partout hostile aux droits de Dieu et de l'Eglise.

—Révolte des marins à Berlin. Les rebelles s'emparent du Palais Royal et du *Vorwaerts*, et menacent de faire un mauvais parti au commandant militaire Wels. Le gouvernement Ebert fait amener contre eux des troupes et des mitrailleuses, qui les bombardent dans le Palais où ils se sont réfugiés et leur font lâcher le commandant prisonnier. Puis le cabinet Ebert se débarrasse de ses membres les plus turbulents, qu'il remplace par des hommes de la majorité socialiste. D'autre part, Solf ayant démissionné, comme ministre des Affaires étrangères, tout en restant ministre des colonies, il est remplacé par le comte Brockdorff-Rantzau, puis par Scheidemann. A la place du général Scheuch, à la Guerre, est nommé Noske, et Wissel remplace Barth à la politique sociale. Et voilà!

—Pendant qu'à son tour le comte de Mongelas s'agrippe aux basques du président Wilson, et que des professeurs de droit, réunis à Berlin, élaborent une constitution allemande sur le plan des Etats-Unis, n'y a-t-il pas jusqu'aux Ouvriers et aux Soldats qui, réunis en congrès, travaillent pour une grande Allemagne, et suggèrent de tenir *dans les territoires occupés*, comme dans toute l'Allemagne, le 19 janvier, des élections pour l'Assemblée Nationale?...

—On publie une lettre du prince Albert de Monaco, qui ajoute à la preuve de la responsabilité de l'empereur d'Allemagne dans l'abominable guerre de 1914.

AUTRICHE

—L'Assemblée nationale de l'Autriche allemande adopte une loi ordonnant une enquête pour fixer les responsabilités de la déclaration de guerre, en 1914, et prescrivant une procédure spéciale à cet effet.

—Le roi Nicolas de Monténégro veut bien que son pays fasse partie d'une "confédération" yougoslave, mais à la condition de conserver "*son autonomie, son indépendance et ses coutumes*". Le cabinet Yougoslave qui vient d'être formé se compose ainsi: premier

ministre, M. Protitch; vice-premier, M. Korosco; affaires étrangères, M. Trumbitch; trésor, M. Mintich.

—Le président Masaryk a fait son entrée officielle à Prague. Les troupes tchéco-slovaques se sont rendues maîtresses de plusieurs villes de la Bohême allemande, laquelle, à l'exemple de sa sœur l'Autriche allemande, boude les Tchéco-Slovaques et se voudrait réunir à l'Allemagne.

RUSSIE

—Les Alliés abandonneront graduellement l'expédition de Sibérie. Ils ne paraissent pas encore très fixés sur ce qu'il faudra faire de la Russie à la Conférence de la paix.

—Pauvre Russie! La vie y devient intenable pour les délégations étrangères, qui s'en vont de Péetrograd. La "socialisation" de l'industrie est un monumental fiasco. Les statistiques officielles indiquent que dans presque toutes les 513 usines et fabriques exploitées par l'Etat, les dépenses ont considérablement excédé les recettes. Durant les quatre premiers mois de 1918, le gouvernement a déboursé plus de 400,000,000 de roubles pour combler ces déficits et a été obligé de fournir 1,000,000,000 de roubles aux fabriques qui dépendent de lui. Au dire des experts, le régime bolchéviste a paralysé l'industrie russe pour plusieurs années...

Et le gouvernement bolchéviste, mettant à exécution son fameux décret de "séparation de l'Eglise d'avec l'Etat et l'Ecole", est parti en guerre contre la religion, l'école et le mariage, décrétant le mariage civil.

—Le conflit entre la Pologne et l'Allemagne est des plus tragiques. La Pologne est obligée de se protéger à la fois contre l'Allemagne sans parole et la Russie bolchéviste, deux larrons en foire, coupables, à l'égard de la patrie de Kosciusko, de l'inique traité de Brest-Litovsk et de ses annexes!

—Un "directoire" commande à Kief, et l'hetman Skoropadski a définitivement abdicué.

AILLEURS

—Le roi d'Espagne remercie le gouvernement français de lui avoir décerné une médaille d'honneur à l'occasion de ses bons offices en faveur des prisonniers de France en Allemagne; il dit ne regretter que de n'avoir pu davantage "*pour soulager la noble nation française, qui a souffert si héroïquement*". Il rend grâce du cordial accueil que vient de recevoir en France son Premier Ministre, le comte Romanonès... Le gouvernement a fait l'offre suivante aux députés de la Catalogne: la réclamation de l'autonomie par cette province sera référée à une commission extra-parlementaire, dont le rapport sera soumis à l'approbation des Cortès. Droit est réservé aux Cortès de suspendre l'octroi de l'autonomie, si l'expérience prouve que cette méthode de gouvernement ne fonctionne

pas de façon satisfaisante. On annonce, d'autre part, qu'à une assemblée catalane, il a été décidé d'ajourner au 10 janvier toute mesure relative à l'autonomie de la Catalogne.

—L'amiral Canto y Castro a été élu président du Portugal, en remplacement de M. Paes, assassiné

récemment par un affidé de la Ligue maçonnique de la Jeunesse républicaine.

—En Roumanie, l'étoile de M. Bratiano, un moment compromise par les Boches, est remontée au ciel national. L'homme d'Etat patriote a formé un cabinet.



EN LORRAINE DÉLIVRÉE



QUE les Ligueurs m'excusent de n'avoir pas été à leur tête dans le cortège de dimanche.

A cette heure-là, j'étais en route pour la Lorraine délivrée : on m'offrait d'assister à la rentrée des troupes françaises dans Metz ; j'ai pensé qu'il fallait accepter ; j'ai pensé qu'il fallait qu'en la personne d'un ami, Paul Déroulède fût présent au jour de la libération lorraine et que par notre voix, si faible qu'elle soit, il mêlât sa grande âme au formidable *Te Deum* que le peuple messin s'appête à entonner sur le passage des héros.

Et puis, il ne faut pas que de telles journées s'écoulent sans que l'on fasse l'impossible pour en recueillir les faits, l'émotion, l'esprit. Elles contiennent de la gloire à rassasier la France pendant des siècles.

Me voici aux portes de Metz. Demain mardi 19 novembre, le général en chef et l'armée Mangin feront leur entrée triomphale dans la noble ville enivrée d'avoir retrouvé son bonheur. Vais-je rien dire de Metz aujourd'hui ? Je n'y veux même pas jeter un regard, par déférence fraternelle pour les soldats qui furent à la peine et à qui revient tout l'honneur. Nous nous tiendrons dans les dehors de la ville, jusqu'à ce que les clairons de Mangin aient rompu le silence et que les délivrés aient décerné aux armes de nos fils l'apothéose de leur gratitude.

Aujourd'hui, veille dernière, j'irai à la découverte dans la campagne messine ; j'y trouverai les tertres de ceux qui, en août 1914, étaient partis eux aussi pour la Victoire. Depuis quatre années, ils n'ont reçu aucune visite pieuse ; ils dorment là-bas, entassés, anonymes. Parmi ces morts, j'ai un ami. Je veux leur dire à tous que, demain, nos cœurs qui n'oublient rien les associeront à la gloire de ceux qui couronnent de succès leur premier sacrifice.

Je viens de quitter Nancy avec les troupes qui, les premières, s'en allaient au delà de nos lignes, dans ce jour froid d'un automne lorrain où l'on sent déjà les menaces de la neige. Elles s'avançaient avec la gravité des heures les plus solennelles, la gravité des dures offensives ; mais leur pas était plus léger. Aucune plaisanterie, aucun rire, une joie profonde pourtant, mais contenue et presque religieuse.

Nous les avons dépassées, nous avons pris du

champ et bientôt, loin derrière nous, s'affaiblit et puis se tait l'éclat de leur musique rieuse. L'ami que je cherche, et dont le tertre rendra plus intense ma piété, sans lui enlever sa valeur générale, repose dans une fosse commune. Je sais cela et je sais encore que c'est à l'est de la côte de Delme, dressée là-bas sur l'horizon.

Voici le large territoire qui fut la ligne de résistance allemande et notre ligne de combat ; terre devenue sauvage, villages écroulés : "le pays à personne", que nous avons tant décrit et qui, maintenant, a perdu son épouvante.

Quel saisissant contraste ! A peine franchis les premiers réseaux allemands, la vie renaît, le sol est cultivé et si intensément qu'on pourrait dire jardiné. Pas une maison écornée.

Nous sommes pressés. Notre voiture traverse, très vite, un village, deux villages. Le silence y est absolu ; pas un rideau ne se lève. Personne. Un instant j'ai un doute : "Serions-nous sortis de la zone permise ?" Je comprendrai tout à l'heure, quand on nous contera qu'hier encore les cavaliers allemands patrouillaient ici et brûlaient un hameau qui avait eu l'audace de pavoiser à nos couleurs.

Nos tombes sont plus loin. La voiture se hâte ; elle débouche et stoppe dans le village de Fonteny que nous cherchions. Sur la place, les deux officiers dont j'ai l'honneur d'être le compagnon descendent, chacun par une portière, et soudain les maisons s'ouvrent : "Les Français ! Les Français !" De tous les coins les enfants accourent, tandis que, sur les seuils, les femmes et les hommes restent figés, n'osant croire, pétrifiés de crainte et de bonheur.

Nous demandons le maire ; il arrive, les mains tendues : "Nous vous attendions depuis 47 ans !" Rien de plus. On se regarde avec des yeux pleins de larmes, on se reconnaît, on est de même race, il n'y a plus qu'à s'embrasser.

Mais ce vieillard est le chef. D'un grand cri, il ordonne : "Arborez les drapeaux !"

Les drapeaux sortent à toutes les fenêtres : ils étaient prêts. Le bleu n'est pas très bleu ; le rouge est souvent violet ; ils ont l'air d'être déteints et ils sont neufs.

Tout frémit de joie, mais de la joie des ressuscités,

encore pleine de douleur. Etrange gaité lorraine. Nul ne s'étonne que, tout de suite, nous nous informions des morts et de notre ami Guy de Cassagnac.

Le maire se retourne: "Ils sont là, sur la côte, dans la grande carrière; ils sont plus de trois cents, tous ensemble; il n'y a pas de noms, il n'y a que le numéro du régiment. C'étaient de braves soldats. Votre ami repose avec eux. Allons jusqu'à cette ferme; vous y trouverez les témoins de ses derniers moments".

Et, dans la ferme, une grande jeune femme, pleine de timidité, nous raconte sans émotion apparente, d'une voix nette, avec des détails et des précisions, ce qui s'est passé le 20 août 1914, après la bataille: la charette sur laquelle l'officier agonisant se taisait, essayait de sourire et disait qu'il n'allait pas trop mal; il était si faible qu'on n'a pas pu le transporter jusqu'à la maison; il a fallu le descendre dans une prairie, et là une jeune femme, s'agenouillant, a soutenu la tête jusqu'à ce que la mort vint.

Elle raconte cela; elle se tait. Et peu à peu, elle devient très rouge; ses lèvres tremblent, elle se cache le visage des deux mains et elle pleure, comme si c'était hier qu'elle avait enseveli cet inconnu.

Les femmes de Lorraine, il faut que toute la France le sache, ont été sublimes de tendresse pour les soldats qui venaient leur apporter la délivrance.

C'est un paysan qui remplace la jeune fille dans son récit. Il nous explique comment on a transporté le corps au pied de l'arbre où nous sommes, comment les soldats allemands ont arraché les médailles et volé le cadavre, comment leur officier a refusé une sépulture privée à un officier français et a voulu qu'on le jetât dans la fosse commune.

Cette brute ne savait pas que les dernières lignes écrites par Guy de Cassagnac disaient: "Si je meurs, je voudrais être enterré avec mes hommes!" Vœu français, incompréhensible à un reître d'Allemagne. Au nombre des choses qui sont peut-être les plus éloignées d'une intelligence allemande, il y a la fraternité chevaleresque de nos armées.

Les enfants nous ont conduits à la carrière où le jeune chef repose, confondu avec ses soldats. La carrière était fleurie.

Quelle préface aux éclatantes journées de Metz! Que tardez-vous, amis? nous disait cette fosse. Quel appel, quelle révélation d'une volonté irrésistible sur le profond sentiment lorrain! N'ayant pas encore les soldats vivants à fêter, la Lorraine, depuis quatre années, célébrait silencieusement la fête des soldats morts.

MAURICE BARRES,

L'Echo de Paris

De l'Académie française.



LE SABBAT MAXIMALISTE



LORSQUE ces lignes parviendront à Paris, Pétrograd sera en liesse. Le maximalisme célébrera l'anniversaire de sa grande victoire d'octobre. Les palais des tsars disparaîtront sous un immense déploiement de tentures écarlates. Tout sera rouge, pronostiquent les orateurs du Soviet, tout sera couleur de sang frais. Une débauche de pourpre, une apothéose ponceau. Quelqu'un proposa de coiffer jusqu'aux coupes des églises de bonnets phrygiens. Volontiers on aurait badigeonné de rouge le ciel lui-même, au diapason de la terre saturée de sang. En désespoir de cause, un ballon captif étalera sur le champ de Mars un drapeau vermillon monstre. Un bandeau rouge appliqué sur les yeux du peuple lui cachera ainsi la lumière du jour...

Entre deux décrets hâtifs pour activer la terreur, le Soviet a laborieusement étudié le programme de la "fête rouge". La première journée sera consacrée aux démonstrations politiques: des tribunes ambulantes juchées sur des camions-automobiles, promèneront des orateurs; des cortèges se rendront en pèlerinage à la tombe collective des premières victimes de la révolution, et les textes de la constitution léniniste seront distribués en masse: ils devront papilloter

à la manière des confetti un jour de carnaval. Le lendemain, inauguration de statues; une soixantaine, dit-on, tous les sculpteurs mobilisés sous peine d'être taxés comme contre-révolutionnaires pour modeler les traits et les redingotes des divinités socialistes: Karl Marx, Lassalle, Engels, Bebel, et tant d'autres que les maximalistes—qui avaient perquisitionné chez Plékhanof—n'auraient guère manqué de fusiller, pêle-mêle, avec des banquiers, des généraux et d'anciens ministres. Troisième journée: journée de folie, d'ivresse rouge, de cinémas, de musique et de théâtres. Il y aura des scènes ouvertes sur tous les carrefours, l'art descendra dans les rues, les muses se mêleront au peuple. Le soir, illumination sur la Néva et fête vénitienne, où, bien entendu, les feux de bengale rouges auront la place d'honneur; la ville embrasée d'un incendie sanglant flambra comme le phare de la révolution mondiale. Et surtout, exigea Lounatcharsky, il faudra du bruit, du bruit le jour et la nuit, un "bruit perpétuel", des sonneries de clairons et de cloches, des coups de salve et des rugissements d'orchestre, des acclamations de foule et les hosannas des chœurs: tous les enfants recevront des sifflets, des trompettes, des accordéons et des crécelles; Pétrograd est convié

à un sabbat socialiste, à la messe rouge du maximalisme célébrée par les démons de la révolution.

Lounatcharsky, commissaire à l'instruction publique, nommé régisseur de cette saturnale, se laisse aller, pour chanter l'œuvre accomplie depuis près d'un an, à de véritables extases verbales. Les journaux officiels du Soviet—il n'y en a plus d'autres—reproduisent fidèlement des colonnes de rhétoriques sentimentales où Pétrograd s'évoque sous les aspects d'une Arcadie communiste, le moujik devenu tsar, devenu Dieu, locataire des palais impériaux, maître des musées, maître des églises, despote et souverain de la Commune rouge. Et de fait, aujourd'hui, personne en Russie ne saurait le démentir. La presse est rouge, par ordre, comme les idées. Une vingtaine de journalistes "bourgeois" ont déjà cherché dans le suicide le moyen d'échapper à la famine. On ignore le nombre de ceux qu'ont fauchés les balles maximalistes. Et les correspondants étrangers qui s'attardent en Russie risquent de rejoindre Ludovic Naudeau dans les casernes de la libre république des Soviets... L'opinion russe est réduite aux harangues de Lounatcharsky, aux crécelles et aux sifflets.

* * *

A Stockholm, dans les halls d'hôtels, on voit parfois des gens amaigris, aux yeux remplis d'épouvante, et heureux, heureux d'un bonheur enfantin de retrouver des rues paisibles, des nappes blanches sur les tables des restaurants et des menus, et surtout la sécurité, l'assurance de pouvoir dormir sans être réveillé en sursaut par un mandat d'amener ou l'ordre d'aller transporter les cercueils des cholériques. Souvent, ces voyageurs ont fait à pied vingt kilomètres dans les marais de Finlande pour tromper la vigilance de la garde rouge; d'autres sortent de prison, d'autres encore ont vécu les macabres veilles d'une exécution capitale. Et tous, d'une voix que font trembler les souvenirs, racontent des histoires qui détonnent étrangement dans le cadre de la civilisation retrouvée.

La terreur continue. Les projets d'amnistie sont traités par Zinovieff, en plein Soviet, d'"histoires de grand'mère". Ce sémite virulent pousse aux massacres avec une âpreté de prophète mal tourné, de quelque Isaïe fourvoyé dans le maximalisme. Aux vagues objections sur la possibilité des erreurs et des abus, il a trouvé cette réponse, qui explique tout, qui dit tout: "Nous n'arrêtons pas des innocents, nous arrêtons la bourgeoisie". La bourgeoisie, en d'autres termes, est *a priori* coupable et condamnée d'avance. "Le prolétariat suivra implacablement la route de la terreur". Cette affirmation figure dans tous les discours, et lorsque pendant deux jours, les télégrammes des provinces n'annoncent pas quelque nouveau complot suivi de fusillade, les soviets locaux sont vertement rappelés à la "conscience de leur devoir révolutionnaire".

Le nom des victimes, leur nombre: l'histoire les établira peut-être, mais toujours imparfaitement, puisque par centaines, des détenus disparaissent sans traces, morts d'inanition dans leurs cellules, ou exécutés souvent par un caprice d'ivrogne. Le jour des obsèques d'Uritzky, trente-deux personnes ont été ainsi passées par les armes à la forteresse Pierre-et-Paul, sur le désir de quelques matelots en goguette. Débordée par les bas-fonds, la commission de lutte avec la contre-révolution endosse toutes les responsabilités et ratifie toutes les violences. Les assassinats sont légalisés d'une manière rétroactive. Tout récemment un courrier maximaliste, arrivé à Stockholm, admit qu'en moyenne de 80 à 100 exécutions capitales ont lieu chaque jour à Pétrograd. Comme acte d'accusation, la plupart du temps, ces deux lignes griffonnées au crayon sur un papier graisseux: "Peut-être dangereux pour le pouvoir des Soviets". Cette présomption suffit. Des malheureux s'alignent devant un peloton de "camarades" chinois, aux traitements de généraux de division. Et comme, parfois, le peloton, grassement payé, tire à blanc, un instructeur letton vient décharger son revolver à bout portant sur les faux cadavres. Deux jeunes gens doivent leur salut seulement au fait qu'ils étaient huit condamnés à mort et qu'un revolver ne contient que six cartouches. Il est vrai qu'échappés aux balles, ils n'ont pas échappé à la folie... Tragique alternative qui guette les parias en marge de l'aristocratie rouge.

Ainsi une centaine de morts suffit pour la ration de Pétrograd: elle compense les 20 grammes de pain, couleur d'encre, distribués seulement à la classe des prolétaires privilégiés. Pour les hécatombes en province, les journaux maximalistes laissent entrevoir le drame sanglant joué par ces "puissances des ténèbres" qu'avait prévues l'intuition de Tolstoï. Des dépêches brèves—les nouvelles en trois lignes des journaux parisiens—le chien écrasé remplacé par la chronique de la terreur! Un seul numéro, pris au hasard, de la *Commune du Nord*, ferait frissonner Edgard Poë. Voici un télégramme de Tzaritzin: "A la suite de l'attentat contre le président de la commission extraordinaire, tous les otages bourgeois ont été exécutés." En voici un autre, de Smolensk: "25 personnes ont été fusillées pour complot contre le régime des soviets." Celui-ci, de Viatka: "La commission extraordinaire a condamné à mort plusieurs dizaines d'otages." On mande de Vologda: "30 conspirateurs bourgeois ont été fusillés; parmi eux, un général, un colonel, des cadets et des socialistes-révolutionnaires." Les faire-part maximalistes sont effroyablement laconiques...

Le sang des bourgeois est moins cher que l'encre d'imprimerie; souvent les ouvriers refusent aux enfants des cercueils pour enterrer leurs parents; et, lorsque M. de Scavenius, ministre du Danemark—que l'on ne saurait jamais assez remercier pour son héroïque défense des intérêts français—vint réclamer le corps

d'un bourgeois, le capitaine Cromie, Zinovief n'eut que ce ricanement: "Vous avez de jolies connaissances!... Est-ce que cela compte, la mort d'un bourgeois?..."

C'est à peine si elle mérite la dépense d'une cartouche. De plus en plus se fait jour le projet diabolique d'affamer toute une classe sociale: jamais régime ne mit plus de bassesse dans l'exécution de ses hautes œuvres. A partir du mois d'octobre, le commerce privé est suspendu, les envois de provisions aux particuliers dans les villes rigoureusement interdits, les magasins sont fermés et leurs stocks confisqués au profit des coopératives contrôlées par les soviets et dont seuls peuvent devenir membres les ayants droit maximalistes. L'alimentation est socialisée comme la terre, les banques et les immeubles. Plus de ménages particuliers, plus de salles à manger dans les appartements, tous les habitants obligés de prendre leurs repas en commun dans d'immenses réfectoires desservis par les cuisines des palais impériaux. De négation en négation, les théoriciens de la table rase font la guerre à la soupière familiale: ils décrètent comme bourgeoise la poésie du samovar qui ronronne; après avoir tout détruit, ils éteignent jusqu'au foyer

domestique; ils s'attaquent à la dernière assise sociale qui leur avait échappé: la famille. Et le Soviet de Saratof n'a fait qu'accentuer cette logique lorsqu'il a socialisé les femmes.

* * *

Devant les portes des réfectoires, une foule dolente et hâve piétine, dans l'attente que les gardes rouges et les ouvriers aient achevé de dîner, et d'ordinaire cette attente est vaine: les réserves sont épuisées. Des professeurs, des avocats, des ingénieurs, des officiers—le vrai prolétariat des professions libérales—s'en vont titubants de faim, vers les taudis glacials où le dernier décret les a relégués. Ces gens n'ont ni foyer ni patrie. Les bourgeois que tolère la terreur maximaliste ne sont plus que des "cadavres vivants".

Et, pour commémorer cette victoire, Pétrograd allumera des feux rouges et secouera des lanières sanglantes dans un bruit de sifflets et de crécelles: la révolution célébrera sa nuit de Walpurgis par une offrande encore inédite du cerveau de la nation à la plèbe divinisée.

SERGE DE CHESIN

L'Echo de Paris.



UNE QUINZAINE DE GUERRE



IL y aurait, dans ce qui se passe en Europe à l'heure présente, la matière d'une haute comédie, s'il ne s'y mêlait un courant de tragédie dont la conclusion donnera peut-être au monde un spectacle non moins désolant que celui qui s'est déroulé depuis quatre ans.

La secousse imprimée par la révolution bolchéviste en Russie, où les bas-fonds sont remontés à la surface englutissant les membres disloqués du grand empire dans une mer de boue et de sang; l'aventure dans laquelle se débat l'Allemagne, passant d'une soumission extrême à une liberté effrénée et ne sachant où trouver la base d'un gouvernement stable avec lequel pourront traiter les nations de l'Entente; le retard apporté à la réunion du Congrès de la Paix à Versailles, retard probablement dû à la difficulté de reconcilier l'idéalisme du Président Wilson avec la satisfaction que réclament les puissances alliées qui ont supporté le fardeau de la guerre, sa destruction, ses horreurs et sa dévastation; toutes ces causes mettent dans les préparatifs que l'on est à faire une hésitation et une lenteur dont profitent les faiseurs de troubles et tous les éléments anarchistes qui croient voir arriver l'heure du triomphe.

De tous côtés, en Autriche-Hongrie, en Allemagne et dans les Balkans, on voit surgir chaque jour de nouveaux groupements, qui se réclament de leur droit

de choisir leur forme de gouvernement et leur allégeance futures, fondent républiques ou monarchies et demandent accès au Congrès pour y plaider leur droit à une existence nouvelle.

Il n'y a pas jusqu'à l'Allemagne qui avec un socialiste radical comme chef du gouvernement, un comte Rantzau comme ministre des affaires étrangères, un comte Bernstorff comme son représentant probable au Congrès, et un Hindenburg comme chef de l'armée, recommence à montrer les dents, déclare que les alliés devront s'en tenir aux termes de l'armistice, accommodés à la sauce offerte par les différents points proclamés par M. Wilson et demande la réunion à l'Empire des populations allemandes de l'Autriche, de la Hongrie et de la Bohême, ce qui ajouterait du coup une dizaine de millions à son peuple et ferait plus que contrebalancer la perte de l'Alsace-Lorraine.

Même la Russie demande admission au Congrès. L'état de bouleversement dans lequel est plongé ce malheureux pays n'est-il pas, après tout, une question de politique intérieure à laquelle nul autre que le Russe n'a présentement à voir? C'est du moins ce que prétendent Trotsky et ses consorts.

L'accord ne semble pas plus parfait entre les grandes puissances qui ont un intérêt direct au règlement final. L'Italie étend ses ambitions sur l'Adriatique jusqu'à une limite contre laquelle proteste le

nouvel état yougo-slave reconnu depuis assez longtemps par l'Entente. Ce qui rend cette question plus délicate c'est que, à l'époque de l'entrée de l'Italie dans la lutte, en 1915, un arrangement intervint à Londres à la suite duquel certaines parties des rives de l'Adriatique furent reconnues comme devant faire partie de "l'Italie Reconquise". Or, les Yougo-Slaves réclament ce même territoire pour la raison que ce sont des slaves qui l'habitent en presque totalité. De plus ils considèrent qu'une sortie sur la mer leur est absolument nécessaire. L'Italie se réclame de son traité et du fait que l'Adriatique doit être et sera une mer italienne.

L'opposition est sérieuse de chaque côté et déjà des engagements ont eu lieu entre les troupes des deux pays. Du point de vue des théories du Président Wilson les Yougo-Slaves devraient avoir gain de cause. Mais alors que deviendra le traité avec l'Italie?

Plus au nord se dresse la question polonaise. Le nouvel Etat demande aussi une sortie sur la mer et réclame Dantzig dans la Prusse orientale. La lutte est engagée à main armée et les puissances de l'Entente hésitent. Viendra plus tard la question roumaine. Au cours des victoires allemandes dans l'est, la Roumanie dut céder la Dobroudja à la Bulgarie et reçut en échange la Bessarabie. La Roumanie demande maintenant la Transylvanie, peuplée en majorité de roumains sous le contrôle actuel de la Hongrie. La Grèce a aussi ses ambitions vers la Macédoine et elle est représentée par celui qui est peut-être le plus adroit diplomate de l'Europe, Venizelos. Et l'on se rappelle que lors du congrès de Vienne, Talleyrand représentant un état vaincu et réduit à l'impuissance, sut profiter de la division qui régnait au Congrès pour emporter les meilleurs morceaux.

Et du côté de la France se présente aigue et difficile la question de la frontière du Rhin. Les hommes d'état français ne veulent plus que reste ouvert le couloir menaçant par lequel eurent lieu tant d'invasions. Quel sera le sort de la Prusse Rhénane, de tout le pays allemand depuis la frontière de Lorraine à l'ouest du Rhin jusqu'à la ligne hollandaise? Les termes de l'armistice et l'occupation de cette partie du territoire allemand par les alliés peuvent faire entrevoir quelle sera la nature des réclamations françaises.

Ajoutons à toutes ces questions brûlantes, celle du retour du Slesvig-Holstein au Danemark à qui Bismarck enleva ce pays en 1864; l'indépendance de la Belgique au lieu de sa neutralité garantie; la rectification de la frontière belge peut-être aux dépens de la Hollande et l'annexion d'une partie du Luxembourg. Voilà certes de la besogne sur laquelle on aura de la difficulté à en venir à une entente parfaite. Il n'est pas surprenant que les préliminaires soient prolongés et que la discussion soit longue et parfois animée.

Le président Wilson continue sa tournée à travers l'Europe. Accueilli à l'égal d'un roi par la cour et le peuple d'Angleterre, recevant au Quirinal les hommages du roi d'Italie, il développe à chaque stage de sa course rapide les idées qu'il a préconisées quand, à des milliers de milles de la scène du conflit, il a théorisé dans le silence de la Maison Blanche, et évoqué ses fameuses résolutions dont la mise en œuvre doit guérir toutes les plaies et cicatrizer toutes les blessures. Pendant que sa plume agile courait sur le papier, dans le réduit bien clos de son cabinet de travail, les français sauvaient le monde à Verdun, les anglais et les canadiens à Cambrai et les italiens sur le Piave. Les Huns de notre siècle déportaient des villes entières, saccageaient la Belgique, la Serbie, la Roumanie et le nord de la France, détruisaient ce qu'ils ne pouvaient emporter et marquaient partout la trace de leur passage par le sang et les ruines. Longtemps, bien longtemps après l'origine du conflit, l'armée américaine apportait à la France et à ses alliés l'aide si longtemps attendu.

Et maintenant par un étrange retour des choses c'est le chef de la nation la moins éprouvée par l'affreuse guerre qui est l'arbitre dont on épie les moindres mouvements et dont on scrute chaque parole pour y trouver la confirmation des espérances de ceux qui ont été les plus éprouvés.

La "liberté des mers" et la "société des nations" restent encore, avec les questions territoriales, celles qui passionnent le plus l'opinion en Angleterre et en France. Ni Lloyd-George ni Clémenceau ne paraissent partager l'opinion du président Wilson sur ces deux points. Quant à la liberté des mers, le premier ministre français paraît être dans le plus parfait accord d'idées et d'intentions avec le chef du cabinet anglais. Aux Etats-Unis même, on a l'expression d'opinions fort diverses mais on ne peut faire erreur sur la mentalité du cabinet américain à ce sujet. Le secrétaire de la Marine, M. Daniels, l'a dit clairement: "si le président ne peut faire prévaloir ses vues, il faudra que les Etats-Unis procèdent à la construction d'unités additionnelles qui feront de sa marine de guerre la première du monde".

Quant à la société des nations et la diminution des armements, on se demande de quelle façon et par qui sera faite la police qui préviendra les conflits. Sur ces deux sujets la France et l'Angleterre paraissent agir de concert; l'Italie est un tant soit peu énigmatique. Le président a posé le principe mais n'a pas encore fourni les détails de son application.

Malgré l'armistice, l'état de guerre continue encore dans plusieurs pays. On continue à se battre en Russie et en Sibérie. En Pologne les divers éléments qui se disputent le contrôle poursuivent leur lutte avec acharnement. Le sang coule dans les rues de Berlin. Il s'en faut de beaucoup que la paix règne partout. D'ailleurs pour les peuples comme pour les individus la rivalité accompagnera toujours

le progrès et le désir d'agrandissement suivra pas à pas le développement de l'industrie et du commerce. Depuis que le monde existe, la raison du plus fort a toujours fini par triompher et la paix universelle a été un rêve qui ne s'est jamais réalisé. Pour protéger son commerce, la Grande-Bretagne a maintenu une puissante flotte dont la présence dans la mer du Nord a contribué pour sa large part à amener l'ennemi à se rendre à discrétion. Le courage et l'endurance des armées de terre ont fait le reste. Croit-on que pour le simple triomphe d'un principe, excellent en lui-même, mais difficile d'application, les nations qui ont combattu pendant quatre ans et plus, se soumettront au désarmement et courront le risque de perdre à un moment le fruit de tant de sacrifices? C'est pour le moins douteux.

* * *

La lecture raisonnée de l'histoire nous démontre bien clairement que ces réunions de Congrès pour régler les différends qui surgissent entre les nations n'ont pas eu dans le passé le succès qui puisse faire augurer d'un résultat bien heureux pour l'avenir.

Le Congrès de Vienne qui eut lieu en 1815 après la chute de Napoléon; celui de Berlin en 1878 après la guerre russo-turque ne servirent qu'à contenter temporairement les ambitions des divers pays qui y prirent part mais laissèrent subsister les ferments qui déterminèrent de nouvelles luttes. A Vienne on s'occupa particulièrement de protéger les monarchies d'alors contre les idées révolutionnaires qui, à la suite des armées victorieuses de Napoléon avaient fait le tour de l'Europe. La France fut ménagée pour faciliter la restauration des Bourbons; la Pologne fut divisée entre la Prusse, la Russie et l'Autriche qui reçut de plus une partie de l'Italie; la Belgique passa à la Hollande. Quel fut le résultat? Les Bourbons durèrent à peine quinze ans. La Belgique se sépara bientôt de la Hollande. La Sardaigne commença sa lutte contre l'Autriche pour la reprise de l'Italie. Le monde qui devait jouir de la tranquillité la plus parfaite, vit la guerre de Crimée en 1854, celle d'Italie en 1859, le rapt du Slesvig par la Prusse en 1864, la lutte entre la Prusse et l'Autriche en 1866, et la guerre franco-allemande en 1870.

Vint le Congrès de Berlin pour liquider la situation dans les Balkans. La Russie ayant battu la Turquie, voulait l'agrandissement de la Bulgarie et la libération des Slaves de la péninsule des Balkans. Ses armées approchaient de Constantinople. Le Congrès de Berlin changea tout cela. Une partie de la Bulgarie fut remise à la Turquie, pour servir de rempart contre les visées russes sur Constantinople; l'Autriche eut la Bosnie et l'Herzégovine; la Grèce perdit du territoire; la Russie prit la Bessarabie à la Roumanie qui reçut la Dobroudja bulgare. Survint une froideur entre la Russie et l'Allemagne qui détermina l'alliance

franco-russe. La question tunisienne entre la France et l'Italie jeta cette dernière dans la triple alliance. La Serbie fut sacrifiée à l'Autriche, la Roumanie à la Russie et on permit à la Turquie de continuer son ère de massacres pendant encore quarante ans. La question d'Orient resta toujours comme une menace et les droits des nations furent impudemment violés.

Or que reste-t-il maintenant des grandes puissances qui participèrent à ces spoliations injustes? Les empires de Russie, d'Autriche et d'Allemagne ont sombré dans la dernière tourmente; la Serbie renaît plus forte que jamais; la Bulgarie retombe dans l'obscurité et la Turquie pousse ses derniers soupirs.

La tâche du Congrès qui va se réunir à Versailles est plus vaste et plus compliquée que celle de ses prédécesseurs à Vienne et Berlin. Il lui faut refaire la carte de l'Europe. Il devra satisfaire aux aspirations nationales de tout un groupe nouveau tout à la fois séparer et réorganiser une nouvelle Autriche, régler les questions balkaniques et reconstituer la Pologne.

Il est heureux toutefois qu'il n'y ait aucune ambition rivale qui puisse diviser la Grande-Bretagne, la France et les Etats-Unis. Il n'y a que la question italienne qui soit de nature à causer de l'ennui à ces grandes puissances.

A. GOBEIL

7 janvier 1919.

L'Egoïsme

TOUT le monde connaît la haute compétence et la réputation mondiale du Dr Grasset, de l'Université de Montpellier, dans le traitement des maladies mentales et nerveuses.

Voici de l'éminent docteur une vue bien originale et bien profonde aussi sur l'égoïsme, citée par Henry Bordeaux.

L'homme bien portant est un animal altruiste. L'égoïsme et l'égoïsme sont liés à la maladie; ce sont des causes et des symptômes de maladie. Tant qu'on reste égoïste, on n'est pas guéri et on ne peut pas guérir.

Il s'agit, sans doute, ici directement de l'égoïsme individuel. Mais entre l'égoïsme individuel et l'égoïsme national, il n'y a pas une différence de nature.

Méditons bien cette observation aussi profonde que frappante de vérité. Elle est pleine de la plus pénétrante psychologie. Et quelles applications utiles on en pourra faire!

S. D.



A retenir : paroles de France et d'Angleterre



NOUS voulons consigner ici, dans notre revue, le texte des deux discours échangés, au cours de la visite de S. M. George V à Paris après l'armistice, entre le Président de la France et notre Roi.

Voici le discours de M. Poincaré :

Sire :

Le 21 avril 1914 Votre Majesté, que le peuple de Paris venait comme aujourd'hui, de saluer de ses acclamations prolongées, évoquait dans cette salle même le souvenir des accords conclus dix années auparavant entre nos deux pays et, répondant aux souhaits que je lui adressais au nom de la France, définissait éloquemment le caractère pacifique de l'Entente qui, sortie peu à peu de ses conventions premières, unissait désormais deux grandes nations libres dans une œuvre de civilisation et de progrès.

Trois mois plus tard, les Empires du centre, dont la politique hautaine et agressive menaçait la dignité de la France et la tranquillité de l'Europe, étouffaient brusquement nos paroles de paix. Leur insolent défi précipitait sur l'humanité le plus épouvantable cataclysme qu'elle eût jamais connu.

Au premier souffle de l'ouragan, la France, qui en pressentait la violence et l'étendue, s'est tournée avec confiance vers l'Angleterre, et moi-même, m'appuyant sur les lettres échangées en 1912 entre nos deux gouvernements, j'ai cru pouvoir faire appel à la prudence et à la sagesse de Votre Majesté pour essayer de conjurer ensemble le péril grandissant. Nos efforts ont été vains. Pendant quelques longs jours de fièvre et d'inquiétude, l'Angleterre et la France, étroitement serrées l'une contre l'autre, ont tout fait pour éviter la guerre. Mais l'Allemagne s'était promis de pousser jusqu'au bout son horrible dessein; rien n'a réussi à l'en détourner.

Lorsque, au mépris des traités les plus solennels, elle s'est jetée sur la Belgique, la même indignation et la même révolte de conscience ont éclaté des deux côtés du détroit et l'intimité qui avait jusqu'à la dernière heure présidé aux négociations suivies entre nous pour la sauvegarde de la paix et le salut de l'Europe se maintint aussitôt dans la préparation de la guerre qui nous était imposée.

C'est alors qu'à une histoire si riche en pages magnifiques, la Grande-Bretagne ajouta un incomparable chapitre, non seulement de gloire navale et militaire, mais de force morale et de grandeur humaine.

Elle comprit immédiatement que les hostilités seraient longues et exigeraient de l'empire britannique la formation graduelle d'une puissante armée et la création d'un matériel formidable.

L'énormité de la tâche ne l'effraya point. Elle appela à l'œuvre tous ses Dominions et toutes ses colonies et d'un bout à l'autre du monde un cri d'amour lui répondit.

Je ne sais pas de spectacles plus beau que celui de tant de peuples épars sur la surface du globe et se levant à la même heure, d'un même élan, pour voler au secours de la mère patrie. Quelle noble récompense l'esprit de liberté qui a toujours inspiré l'administration de l'Empire britannique n'at-il point trouvée dans cette universelle fidélité?

Grossies de tous ces contingents, les armées de la Grande-Bretagne ont pendant toute la durée de la guerre, mûri leur expérience, perfectionné leur science de la manœuvre, préparé par des succès de plus en plus éclatants cette merveilleuse série de victoires qui a contraint l'ennemi à solliciter l'armistice. Je remercie Votre Majesté de m'avoir plusieurs fois procuré l'occasion de visiter avec elle ses vaillantes divisions, mon admiration n'a cessé de s'accroître avec les années.

En même temps la flotte britannique, secondée par les escadres alliées, conservait la maîtrise des mers, resserrait le blocus de l'Allemagne et assurait aux troupes américaines la libre traversée de l'Océan.

Sire, le cœur de la France est incapable d'oubli. Elle se rappellera toujours les grands services rendus par l'Angleterre à la cause commune. Au feu des combats l'amitié d'avant-guerre s'est transformée en une alliance active qui va trouver dans les négociations prochaines une utilité nouvelle et dont les effets bienfaisants ne s'évanouiront pas avec les dernières fumées de la bataille.

De même que nous nous sommes tenus côte à côte dans les fatigues et les périls de la guerre, nous nous retrouverons côte à côte dans les travaux et les joies de la paix.

Parcourant, il y a peu de jours, les régions libérées, je voyais transportés sur des camions britanniques des vieillards, des femmes, des enfants qui rentraient avec de lamentables bagages à leurs foyers dévastés; et ils souriaient aux mécaniciens anglais qui leur prêtaient gracieusement cette assistance amicale.

Ailleurs c'étaient, en retour, de braves soldats de Votre Majesté qui recevaient l'hospitalité cordiale de nos paysans français. Images d'hier, qui prennent pour demain une signification symbolique. Deux peuples qui ont vécu si longtemps dans cette heureuse familiarité, qui se sont durant tant de mois entr'aïdés et soutenus, ne se sentiront-ils pas tout naturellement conviés pour l'avenir à une collaboration constante et fraternelle dans la recherche du progrès humain? Ensemble nous,

avons lutté; ensemble nous avons vaincu. Nous sommes unis à jamais.

C'est dans cette ferme espérance que je lève mon verre en l'honneur de Votre Majesté, de Sa Majesté la reine; de Sa Majesté la reine Alexandra; de Son Altesse Royale le prince de Galles; de Son Altesse Royale le prince Albert et de toute la famille royale.

Je bois à la grandeur et à la prospérité du Royaume-Uni et de l'Empire britannique.

Sa Majesté le Roi a répondu en ces termes :

Monsieur le Président :

Il m'est difficile de trouver des termes pour exprimer le grand plaisir que j'éprouve à être votre hôte ici ce soir, dans cette belle ville de Paris et au sein de la grande nation avec laquelle, pendant les quatre dernières années, moi et mon peuple nous avons partagé nos douleurs et nos joies, triomphalement couronnées aujourd'hui par une victoire complète sur notre ennemi commun.

Nous nous souvenons des efforts désespérés, répétés à plusieurs reprises par les armées allemandes, pour atteindre cette grande capitale et s'en emparer. Mais grâce à la vaillance de la superbe armée française et à la loyale coopération des Alliés, les intentions de l'ennemi ont été d'abord frustrées; puis, grâce à la direction et la stratégie habiles de l'éminent maréchal Foch, les troupes de l'envabisseur ont été rejetées aux frontières et contraintes à demander la paix.

Je vous félicite, monsieur le Président, vous et la noble nation française, de la grande victoire ainsi remportée, et à laquelle mes généraux et mes armées sont fiers d'avoir contribué. Dans le conflit mortel où nos deux nations se sont trouvées engagées ensemble, pour la cause de la civilisation et du droit, contre les forces de destruction et les méthodes de la barbarie, le peuple français et le peuple britannique ont appris, dans la poursuite d'un but commun, à s'apprécier l'un l'autre et à comprendre leurs idéals respectifs. Ils ont créé une union des cœurs et une identité d'intérêts qui, je l'espère, deviendront toujours plus étroites, et contribueront sensiblement à l'affermissement de la paix et au progrès de la civilisation.

Permettez-moi, pour finir, d'ajouter une parole de sympathie pour ces Français et ces Françaises héroïques qui ont souffert aux mains de l'envabisseur comme peu d'autres ont souffert ailleurs qu'en Belgique. N'oublions pas non plus les morts immortels, dont les noms resteront à jamais ennoblés dans l'une des pages les plus glorieuses de l'histoire du monde.

Mes soldats ont combattu, pendant toutes ces années d'impitoyable guerre, côte à côte avec les soldats français dont la vaillance a ajouté au lustre de leurs immortelles traditions.

Les marins de nos deux flottes ont lutté côte à côte sur les mers les plus diverses, dans une intimité de confiance mutuelle que la durée même de la guerre a contribué à développer et à affermir.

De tout mon cœur je vous remercie, monsieur le président, des sentiments affectueux que vous avez exprimés en portant ma santé, et dont l'accent m'a vivement touché. Veuillez aussi accepter mes cordiaux remerciements de votre généreuse hospitalité et de l'occasion que vous m'avez donnée d'offrir, à cet instant à jamais mémorable de victoire, l'hommage de mon respect à la nation française.

Je prie tous ceux qui sont ici présents de boire avec moi à la santé de monsieur le Président de la République et au bonheur et à la prospérité du peuple français.

De PERTINAX dans l'Echo de Paris :

Les toasts échangés au dîner de l'Elysée, jeudi soir, par le roi George V et par M. le président de la République, ont éloquemment affirmé la continuation et la perennité de l'Entente cordiale.

Les techniciens diront que l'alliance franco-britannique formulée par le traité du 4 septembre 1914, qui oblige les signataires à ne pas signer la paix séparée, se terminera avec la conclusion du traité dont la discussion est sur le point de s'ouvrir. Mais la coopération des deux peuples domine à ce point les cœurs et les intérêts, qu'il ne sera pas difficile d'établir les termes du nouveau contrat. On n'aura qu'à savoir lire les faits existants.

La France ne sera jamais plus terre étrangère pour les millions d'Anglais qui y viendront visiter les cimetières militaires où tant de leurs proches ont leur sépulture. Et, si, normalement, moins de Français doivent aller de l'autre côté de la Manche, tant de décisions suprêmement importantes pour nos destinées ont été prises à Londres, que forcément la capitale britannique sera toujours considérée par nous et nos enfants comme l'un des grands lieux de notre histoire. Par exemple, cette petite maison de Downing street, sanctuaire exclusif de la politique britannique jusqu'ici sera-t-elle jamais oubliée de notre nombreux personnel ministériel qui y a connu des délibérations inoubliables?

Si mêlés par quatre années de guerre et de gouvernement commun—le roi George l'a remarqué—sont les intérêts des deux peuples que les ambassades de Londres et de Paris ne sont qu'un organe de communication entre beaucoup d'autres. De ministre à ministre, de ministère à ministère, de généraux à généraux, d'état-major à état-major, des liens se sont noués qui renforcent et multiplient les liens officiels. Et il faut avoir bien garde de ne pas oublier ces exécutifs interalliés de Versailles et de Londres qui, surtout en ce qui concerne la France et l'Angleterre, rythment puissamment la vie économique des deux nations. Sans doute, toutes ces relations exceptionnelles sont nées de la guerre et pour la guerre. Mais nos amis le reconnaissent les premiers, en nous concédant l'autre jour 500,000 tonnes de marine marchande, la France qui plus que tout autre Etat s'est totalement adaptée au combat ne pourra revenir à son existence ordinaire que si de l'extérieur des mains viennent l'aider à enle-

ver sa cuirasse et à forger les instruments de son nouveau labeur.

Sans exagération aucune, on peut dire dès maintenant qu'il existe une Europe occidentale. Depuis un siècle, cette civilisation s'est formée peu à peu, précédant de beaucoup l'alliance formelle. L'épreuve qui se termine l'a définitivement consacrée, et, dans le monde nouveau, lui assigne un rôle incomparable.

De MAURRAS dans *l'Action Française* :

L'ALLIANCE PERPETUELLE

La réception émue grave, vibrante que Paris, le Paris officiel comme le Paris de la rue, a faite hier au roi d'Angleterre couronne dignement quatre années de coopération loyale et heureuse. Les associés qui se séparent de mauvaise humeur sont ceux qui n'ont pas réussi. Ceux qui se donnent une cordiale poignée de mains et vont chacun de son côté, sont ceux qui n'espèrent plus rien de l'alliance de leurs efforts. Nous appartenons à un troisième genre d'associés; ceux qui en se félicitant des bons résultats obtenus, ont découvert en fin de compte qu'ils sont inséparables.

Concordance d'humeur? Certes, depuis que l'on se connaît mieux! Mais surtout indissolubilité d'inté-

rêts! Dans son discours en réponse à M. Raymond Poincaré, S. M. le roi George V a pris soin de spécifier les deux éléments. Il a dit "union des cœurs", mais il a dit aussi "identité d'intérêt". A ce mot, le large et profond scepticisme propre à tout bon Français sera certainement touché, comme d'une grâce : la grâce même de la sincérité, de la vérité, du bon sens. Chacun conçoit que les effusions sentimentales qui sont naturelles et nécessaires, un jour comme aujourd'hui, ne sauraient cependant suffire, même aujourd'hui. Ce n'est point et ce ne peut être par leur seule bonté de cœur ni leur seule affection fraternelle que Georges V, que ses fiers et loyaux sujets ont combattu quatre années en notre faveur. Ils ont combattu aussi pour eux-mêmes. Ils ont servi leur intérêt vital en même temps que le nôtre. Ils l'auraient moins bien servi s'ils avaient eu les yeux moins bons, l'esprit moins droit, la conscience moins pure, et en cela encore l'intervention fait l'éloge de leur caractère et de leur vertu. Mais ils n'auraient été ni roi, ni citoyens dignes de l'Angleterre s'ils n'avaient suivi que l'impulsion d'une sensibilité généreuse. Celle-ci a gagné en force, en noblesse, en valeur humaine, en puissance de guerre et en force politique lorsqu'elle s'est élevée, du rang de simple cri de sympathie à la dignité de vœu délibéré convenablement éclairé par l'intelligence pratique.



The Teaching of French



Nous donnons ici le texte de la belle lettre ouverte de M. le professeur John Squair à la population de l'Ontario sur l'enseignement du français. Tous les journaux ont parlé de cette lettre très importante. Nous croyons que nos lecteurs aimeront à en avoir le texte original.

We seem to be at one of the great turnings of history. Many new things may date from this year of peace, 1918. Hopes are high that popular education may receive a new impetus. In England the Governmental machinery is already stirring. Commissions to investigate the state of the teaching of natural science and modern languages have prepared elaborate reports.

ACTION IN CANADA

In Canada something very important has been done for the encouragement of natural science in the creation by the Dominion Government of the Advisory Council for Scientific and Industrial Research. And modern languages should now receive attention also. If a Modern Language Commission was necessary in England much more so is it here. The old lady of Westminster, sometimes regarded as no early riser, is awake, but her daughters of Canada from the

Atlantic to the Pacific are apparently still enjoying their slumbers. The things of the hand and the stomach seem to interest our ministers, inspectors, and other leaders of education more than the things of the mind. It has indeed become almost bad form to speak of that part of the human mechanism.

IMPORTANCE OF FRENCH

In Canada it is particularly desirable that secondary schools and universities should give an adequate training in the languages of the two great races inhabiting the country. In English-speaking Canada no more important subject can have a place in our institutions of learning than French. As a great medium for the communication of knowledge in all departments of science, erudition, history and criticism, it is unsurpassed. For strength, clearness and elegance it is the superior of all living languages. Its poetry, drama and fiction are of wonderful richness, variety and elevation. It is also the mother-tongue of a large section of our fellow-citizens to whose minds and hearts it ever opens the way. Failure to comprehend their language dooms us to perpetual failure in comprehending them. Racial misunderstanding and na-

tional disintegration will be in Canada the wages of the neglect of French studies. Learning French and teaching it to others constitute for us a lofty, patriotic duty. And not least, a knowledge of French is of supreme importance in acquiring a correct mastery of English. Since Norman times French and English have touched at so many points, in such a variety of ways, that in the thorough understanding of either a knowledge of both is essential. To the English student an acquaintance with the clarity and dignity of French is a constant corrective of obscurity and commonplaceness. The elegant phrasing of French is for the English mind a healthy stimulus in overcoming a certain proneness to clumsiness and looseness of style. There is great need to-day in English Canada in the midst of noisy, vague, inaccurate, illogical utterance, private and public, of French sanity and clearness. The movements of French literature, too, for three centuries have so dominated English, as well as all other literature, that there can be no proper grasp of the phenomena of literary development without a thorough grounding in the history of French letters.

OUR DELINQUENCY

But hitherto we have not risen to the full height of our duties and privileges. Far too small a number of our English-speaking citizens have been able to speak, or even read, the language of France. In this we have been content with small achievement, so small indeed that the French of Ontario has become a byword. Let us hope that the hour of awakening has come. A half million of our sons rushed to save France and England, the mothers of civilisation, from the attack of barbarous invaders, and some fifty thousand of them sleep over there in the soil of France which they died to defend. No more shall we be indifferent to France. No longer can she be a thing remote. Her smiling fields, her cities, her churches, her people, her institutions, her language, her literature, will become the objects of our affectionate contemplation. We will investigate the defects of our systems and methods, and having discovered where we have fallen short, we shall apply the remedy.

BETTER OPPORTUNITIES NEEDED

No better material for making scholars exists in the world than we find in the youth of Canada. But we have failed to give our students sufficient opportunity to learn French well. We have not permitted it to have a place in our primary schools, and a stiff, formal Entrance Examination has long forbidden ready access to our secondary schools, and has raised the age of entrants beyond the point at which they should have begun their study of that language. And in these secondary schools a crowded curriculum has made it difficult to get sufficient time

to do more than acquire a knowledge of elementary grammar and a limited vocabulary. The number of hours per week devoted to French is often ridiculously low. Correct pronunciation and the elements of a speaking knowledge, always slow to acquire, have been much neglected. Naturally, too, the introduction of the high school student into the rich fields of French history, geography, institutions, literature, the fine arts, and so on, has been impossible, and he has come to regard the subject of French, despite its breadth and richness, as narrow and jejune. The teacher has been generally overworked. He has had all his teaching time taken up with elementary drill; and extra time, which should have been given to widening his own knowledge and to renewing his enthusiasm, has been spent in correcting endless exercises. The discouraging circumstances felt by all students have been accentuated for boys by the fact that they saw very few men, as teachers or otherwise, who were occupied with the subject. They came, not infrequently, to feel that, whatever it might be for girls, it had no particular interest for them. Often, too, the teachers have not had the training to give them firm footing amidst the many difficulties of practical French, nor the breadth and depth of culture necessary to enable them to give their pupils inspiring glimpses of the rich fields in the upper reaches of their subject. For the teacher must aim high. While teaching elementary things like grammar, pronunciation and the first beginnings of conversation, he must ever realise that fullness of power in French will come only after much knowledge has been acquired and many enthusiasms experienced. The silly person who imagines that French conversation is something that can be learned in a few lessons detached from all other studies has had a pernicious influence. The narrow outlook is fatal to high achievement.

THE CHANGES NEEDED

The hour has come for two great changes without which progress is impossible: French must have more time devoted to it in our secondary schools, and there must be an elevation of the standard of teaching. Extra time should be got by beginning the subject at least a couple of years sooner, by securing more frequent lessons during the week, and by teaching smaller classes. The aimless years often spent in our primary schools could well be shortened to provide this extra time. An impetus would also be given by the distribution of more prizes to worthy pupils. The standard of teaching should be raised by increasing the knowledge of the subject on the part of the teacher rather than by exacting knowledge of pedagogical methods. Each teacher should spend a sufficient time amongst French-speaking people to become familiar with the spoken language and with French ways of thought and life. Lower Canada should be much more utilised than it has been hitherto.

A stupid prejudice against the French of Quebec has often hindered Ontario people from profiting by the accessibility of such a large and homogeneous linguistic group. The higher institutions of learning of the two Provinces should unite to establish a system of interchange of students for the learning of the two languages. There should be, too, a considerable increase of male teachers in the subject. Less laborious drudgery should be imposed on *all* the teachers. Much more complete libraries should also be furnished the teachers in works of reference, history, travel, the drama, poetry and fiction. And particularly should periodical literature be abundant, for procuring which the contiguity of Quebec might be very useful.

PUBLIC AND PRIVATE GRANTS NEEDED

All this will involve larger expenditures of public funds or endowments by private citizens. The founding of prizes and scholarships or of libraries by private persons has not yet become a favourite form of activity with us. And it is a little surprising that this should be so. We are supposed, as a people, to love learning and we have plenty of wealth if we were disposed to use it aright. It is to be hoped that henceforth, throughout the land, gifts for the endowment of old-fashioned learning will be more frequent.

THE WORK OF HIGH SCHOOLS

It should be possible to bring high school pupils far enough forward by the end of their course to enable them to read easy French, to understand it when it is read or spoken to them, to express themselves in French regarding common things, and to have some idea of the role France has played in the world. Above all they should be filled with that sympathy for their subject which will urge them to acquire still greater knowledge.

THE NEEDS OF THE UNIVERSITIES

In the universities three important kind of changes are demanded: Increase of staffs, increase of time and better material equipment. Increase of staffing is necessary to permit of greater sub-division in undergraduate, and particularly in graduate courses. The great extent of the French field in both time and space, and the activity of French genius in all its phases, make many courses imperatively necessary. The narrow view that the French staff should confine itself to language and literature must be abandoned. All things French: in history—linguistic, literary, social, religious, political, commercial; in geography—physical, political, economic, must be treated by the French staff, for they are the most competent. Nor must the France that lies outside be neglected, such as colonial France (Algeria, Madagascar, Indo-China,

etc.) and extra-territorial France (Belgium, Switzerland, Quebec, etc.).

TO ENCOURAGE MEN STUDENTS

Encouragement should be offered to able students, particularly men, to devote themselves to French. Scholarships and fellowships should be created. In addition, an attempt should be made to lead men students to prepare themselves for service in business with foreign countries. French is one of the great international languages and in all countries men speak it. Even if one desires to go further and learn other languages, such as Italian and Spanish, French can hardly be dispensed with. It is a natural starting point for all kinds of linguistic research, even in the Scandinavian and Slavic fields. Its knowledge is important in the whole realm of international relations. Moreover, our young men should be brought to realise the value of French as a training for the Canadian and British Civil Service. Englishmen are feeling very keenly just now how delinquent they have been in providing well-trained linguists for the diplomatic service. Canada and the overseas Dominions might well share in the duty of furnishing recruits for the military, naval and diplomatic services of the Empire. Our universities should seriously consider this important matter.

NURTURE OF ERUDITION

The nurture of erudition is another thing which needs serious, nay, even anxious attention. Canada has been sadly deficient in this. Our scholarly journals are very few in number. There is great need of a series of Reviews in all departments of scholarship, very particularly in French and the other Romance languages, and these must grow out of the labours of university staffs. For this, too, a great increase in library equipment is required. The French department of the library of the University of Toronto is generally considered by competent persons to be well selected and contains little that might be regarded as deadwood, but there are many gaps in it, and for long years to come it must enjoy large accessions if it is to become an efficient mechanism in the production and dissemination of scholarship.

FUNDS ARE REQUIRED

All these things will require funds. Whence are they to be derived? The Dominion Government, in the midst of its munificence to natural science, ought not to forget the equally strong claims of such a practical language as French. The Province of Ontario will do its share. But an opportunity also is afforded to private persons, alumni and others, to aid in this great work. The English Modern

Language Commission looks to private generosity as a great source of income for modern studies, and already there are signs that private generosity will liberally respond. Such gifts as that of Mr Arthur Serena to Oxford and Cambridge of £80,000 for the founding of chairs in Italian studies are proofs of the awakening that is going on in England. Surely alumni and other friends of learning in Canada will now bring their gifts and strengthen those things which have ever been regarded as the foundations of civilisation. The subjects which, by aiding industry, make an appeal to the love of gain, will not be neglected. It is the things of the mind which are in danger of being overlooked.

ENDOWMENT OF PRIZES

Large amounts of money are needed, but small sums can be well employed and their identity preserved

is endowing for longer or shorter periods, prizes and scholarships in secondary schools and other institutions wherever French is taught. A hundred or two dollars would endow in perpetuity a prize in school or college. A thousand or two would endow a larger scholarship in similar institutions. Four or five thousand would endow a fellowship for post-graduate students. Twenty-five or fifty thousand would endow a lectureship or junior professorship. Sums of from five hundred to five thousand dollars would endow special departments in university or college libraries. Individuals or groups of persons (e.g., graduating classes) can help in these, or in other ways not mentioned here, to establish French studies on a more efficient basis. It would be a great pity if the present moment were allowed to pass without accomplishing something for the culture and peace of Canada.

JOHN SQUAIR



FRANCE ET ÉTATS-UNIS



Donnons ici pour leur importante signification le texte des discours échangés entre le Président de la République française et le Président des Etats-Unis, lors de la réception avec banquet donné à M. Wilson à l'Élysée.

DISCOURS DE M. POINCARÉ

Monsieur le Président :

Paris et la France vous attendaient avec impatience. Ils avaient hâte d'acclamer en vous l'illustre démocrate dont une pensée supérieure inspire la parole et l'action, le philosophe qui aime à dégager des événements particuliers des lois universelles, l'homme d'Etat éminent qui a trouvé, pour exprimer les plus hautes vérités politiques et morales, des formules frappées au coin de l'immortalité.

Ils avaient aussi le désir passionné de remercier en votre personne, la grande République dont vous êtes le chef, pour le concours inappréciable qu'elle a spontanément donné, dans cette guerre, aux défenseurs du droit et de la liberté.

Avant même que l'Amérique eût pris le parti d'intervenir dans la lutte, elle avait témoigné aux blessés, aux veuves, aux orphelins de France, une sollicitude et une générosité dont le souvenir ne s'effacera jamais dans nos cœurs. Les libéralités de votre Croix-Rouge, les innombrables souscriptions de vos concitoyens, les touchantes initiatives des femmes américaines ont devancé votre action navale et militaire et montré peu à peu au monde de quel côté se tournaient vos sympathies. Et le jour où vous vous êtes jetés en pleine bataille, avec quelle volonté votre

grand peuple et vous n'avez-vous pas préparé notre succès commun !

Vous me télégraphiez, il y a quelques mois, que les Etats-Unis enverraient en Europe des forces croissantes jusqu'à ce que les armées alliées fussent en mesure de submerger l'ennemi sous un flot débordant de divisions nouvelles. Et, en effet, un courant continu de jeunesse et d'énergie est venu, pendant plus d'une année, se déverser sur le sol de France.

A peine débarqués, vos vaillants bataillons, enflammés par leur chef, le général Pershing, se sont précipités au combat avec un si mâle mépris du danger, un dédain si souriant de la mort, que notre vieille expérience de cette terrible guerre était souvent tentée de leur conseiller la prudence. Ils ont apporté ici, en arrivant, tout l'enthousiasme de croisés partant pour la Terre Sainte. Ils ont le droit maintenant de contempler avec fierté l'œuvre accomplie et de se dire qu'ils y ont puissamment aidé par leur courage et leur foi.

Si ardents qu'ils fussent contre l'ennemi, ils ignoraient cependant, lorsqu'ils sont venus, l'énormité de ces attentats. Pour être renseignés sur les procédés de l'armée allemande, il a fallu qu'ils vissent eux-mêmes les villes systématiquement incendiées, les mines inondées, les usines réduites en poussière, les vergers dévastés, les cathédrales écrasés sous les obus et rongées par le feu, tout ce plan de guerre sauvage à la richesse nationale, à la nature et à la beauté, que l'imagination ne saurait concevoir loin des hommes et des choses qui ont souffert et qui en portent le témoignage.

Vous pourrez, à votre tour, Monsieur le Président,

mesurer de vos yeux l'étendue de ces désastres; et le gouvernement français vous communiquera par surcroît, des documents authentiques où l'état-major allemand expose, avec un cynisme déconcertant, son programme de pillage et d'anéantissement industriel. Votre noble conscience prononcera sur ces forfaits.

S'ils restaient sans sanction et s'ils pouvaient se renouveler, les plus belles victoires seraient vaines. Monsieur le Président, la France a lutté, patienté, peiné, pendant quatre longues années; elle a saigné par toutes ses veines; elle a perdu les meilleurs de ses enfants; elle porte le deuil de sa jeunesse. Elle aspire aujourd'hui, comme vous, à une paix de justice et de sécurité.

Ce n'est pas pour être exposée à des recommencements d'agression qu'elle s'est résignée à tant de sacrifices. Ce n'est pas non plus pour laisser des criminels impunis relever la tête et préparer de nouveaux assassinats que, sous votre forte impulsion, l'Amérique s'est armée et a traversé l'Océan. Fidèle au souvenir de La Fayette et de Rochambeau, elle est venue secourir la France parce que la France elle-même était fidèle à ses traditions. Notre idéal commun a triomphé. Nous avons défendu ensemble les principes vitaux des sociétés libres. Nous avons maintenant à édifier ensemble une paix qui ne permettra pas la reconstitution directe ou hypocrite des organisations de conquête et d'oppression.

Pour les misères et les tristesses d'hier, il faut que la paix soit une réparation; contre les périls de demain, il faut qu'elle soit une garantie. L'association qui s'est formée pour la guerre, entre les Etats-Unis et les alliés et qui contient le germe de cette institution permanente dont vous avez si éloquemment parlé va trouver, dès maintenant, un emploi précis des solutions équitables et dans le mutuel appui dont nous avons besoin les uns et les autres, pour faire prévaloir nos droits.

Quelques précautions d'avenir que nous prenions personne, hélas ! ne peut affirmer que nous épargnerons pour toujours à l'humanité l'horreur de guerres nouvelles. Il y a cinq ans, le progrès de la science et l'état de la civilisation auraient dû permettre d'espérer qu'aucun gouvernement même autocratique ne réussirait à jeter des peuples en armes sur la Belgique et sur la Serbie. Sans avoir l'illusion que la postérité soit jamais complètement à l'abri de ces folies collectives nous devons mettre dans la paix que nous ferons toutes les conditions de justice et toutes les chances de durée que nous serons capables d'y introduire.

C'est à cette tâche immense et magnifique que vous avez voulu, Monsieur le Président, venir vous-même travailler avec la France. La France vous remercie. Elle connaît l'amitié de l'Amérique. Elle connaît la droiture et l'élévation de votre esprit. C'est en pleine confiance qu'elle s'apprête à collaborer avec vous.

Je lève mon verre, Monsieur le Président, en vo-

tre honneur et en l'honneur de Mme Wilson.

Je bois à la prospérité de la République des Etats-Unis, notre grande amie d'hier et d'autrefois, de demain et de toujours.

RÉPONSE DE M. WILSON

Le président Wilson, prenant la parole après M. Poincaré, a porté en anglais le toast suivant :

Monsieur le Président,

Je vous suis profondément reconnaissant de votre gracieux accueil. Il m'est très agréable de me trouver en France et de sentir ce vif contact de sympathie et d'amitié vraie et sincère entre les représentants des Etats-Unis et les représentants de la France. Vous avez été très généreux dans ce que vous avez bien voulu dire à mon égard ; mais je sens que ce que j'ai dit et ce que j'ai essayé de faire a été dit et fait dans le seul désir d'exprimer fidèlement l'idéal du peuple des Etats-Unis et de traduire cet idéal en actes. Dès le début, la pensée du peuple des Etats-Unis a tendu vers quelque chose de plus qu'à terminer la guerre par la victoire; elle a tendu vers l'établissement des principes éternels de droit et de justice. Notre peuple a compris qu'il ne suffirait pas de vaincre : mais que la guerre devait être gagnée de telle façon, et les questions soulevées par elle résolues de telle façon, que la paix future du monde fût garantie et qu'une base fût établie pour la liberté et le bonheur des nombreux peuples et nations qui y auront participé.

Jamais, jusqu'alors, la guerre n'avait revêtu un aspect aussi terrible, ni dévoilé plus nettement l'influence avilissante d'ambitions illicites. Je sais que la contemplation des ruines créées par les armées des Empires centraux m'inspirera la même répulsion et la même profonde indignation que ressentent en leur cœur les peuples de France et de Belgique, et j'apprécie comme vous, Monsieur le Président, la nécessité de prendre, en décidant des résultats de la guerre, des mesures telles que non seulement ces actes de terreur et de spoliation seront flétris, mais que l'humanité entière restera avertie qu'aucun peuple ne pourra user de pareils outrages sans encourir la certitude d'un juste châtement.

Je sais avec quelle ardeur et quel enthousiasme les soldats et les marins des Etats-Unis se sont lancés corps et âme dans cette guerre de rédemption. Ils ont exprimé le véritable esprit de l'Amérique. Ils ont la foi que leurs idéals sont bien ceux de tous les peuples libres de l'univers, et ils se réjouissent du rôle qu'ils ont joué dans la réalisation de ces idéals de concert avec les armées alliées. Nous sommes fiers du rôle qu'ils ont joué, et nous sommes heureux qu'ils aient eu comme associés de tels camarades dans une cause commune.

C'est avec un sentiment tout particulier, Monsieur le Président, que je me trouve en France, me réjouis-

sant avec vous de la victoire remportée. Les liens qui unissent la France et les Etats-Unis sont singulièrement étroits. Je ne sais pas avec quelle autre camaraderie nous aurions pu combattre avec plus de joie et d'enthousiasme. Ce me sera journellement un plaisir que d'entrer en consultation avec les hommes d'Etat de la France et de ses Alliés pour l'étude des mesures par lesquelles nous pourrions assurer la permanence de ces heureuses relations d'amitié et de coopération, et garantir à l'humanité en général cette sécurité et cette liberté de vie qui ne peuvent être obtenues que par l'association et la collaboration constante de vrais amis.

Je vous salue, Monsieur le Président, non seulement avec un profond respect personnel, mais également comme le représentant du grand peuple français, et j'ai l'honneur de vous apporter les salutations d'un autre grand peuple auquel les destinées de la France sont d'un intérêt sincère et éternel.

Je lève mon verre à la santé du Président de la République et de Mme Poincaré, et à la prospérité de la France.

Foch à Strasbourg

M. Eugène Tardieu raconte ainsi dans l'Echo de Paris deux moments particulièrement solennels de la visite de Foch à Strasbourg.

A LA STATUÉ DE KLÉBER

Le temps qui, ces jours derniers, était très froid, avait changé. Tout était baigné dans une sorte de poussière d'eau impalpable, mais dont les nappes transparentes enveloppaient les maisons et mettaient les êtres et les choses dans une atmosphère de rêve. La foule, très dense, était maintenue au pied des façades et dans les rues adjacentes par un cordon de troupes. Derrière Kléber, de grands mâts supportaient des oriflammes et des drapeaux aux couleurs françaises; des guirlandes de feuillage les unissaient, formant comme un arc de triomphe. Le vaste carré était vide, toutes les fenêtres étaient ouvertes, tous les balcons étaient garnis d'une foule de spectateurs, quand une lointaine clameur de vivats annonça l'arrivée du grand vainqueur; un frémissement agita la foule des trottoirs, des fenêtres et des toitures. Précédé d'un peloton de cavaliers magnifiques, Foch arriva en capote bleue sur un cheval noir, sans aucune décoration. Derrière lui s'avançaient les généraux de Castelnau, Hirschauer, Vandenberg. Un formidable cri les accueillit. A toutes les fenêtres, comme au-dessus de la foule, les mouchoirs s'agitèrent, si nom-

breux qu'on eût dit une neige volant sur toutes les têtes.

Foch s'avança jusqu'en face de Kléber et d'un grand geste salua de son épée. Alors nos musiques et nos régiments remplirent en cadence le vaste carré de leurs chants de gloire et de leurs profonds alignements. Dans le cadre de pierres roses, dans l'atmosphère ouatée de brume, les uniformes bleu horizon avaient une singulière douceur. Les six drapeaux des six régiments présents, drapeaux fanés et troués dans les rudes et très récents combats, se placèrent devant la statue de Kléber à laquelle le maréchal faisait face. Quelqu'un apporta alors à Foch un sabre qu'on tira d'une enveloppe de soie verte. C'était le propre sabre de Kléber que la ville de Strasbourg lui avait jadis offert, arme magnifique à la poignée d'or ciselée, à la lame damasquinée, au fourreau courbé enrichi de gemmes précieuses. Ce sabre historique était resté par héritages successifs dans une famille alsacienne qui l'offrait au vainqueur des Allemands. Foch, m'a-t-on dit, en fera hommage à son tour au musée de Strasbourg. Il passa le baudrier de velours rouge sur son épaule droite, assujettit l'arme à sa main gauche et commanda: "Garde à vous!" Les tambours et les clairons retentirent, puis ce fut un ordre bref et la sonnerie: "Au drapeau!" Le maréchal Foch tira du fourreau le sabre de Kléber et salua les drapeaux victorieux. La foule, qui avait tout compris, vibra tout entière. Six musiques jouèrent ensemble la *Marseillaise*, et ce fut vraiment l'apothéose, l'élan passionné des cœurs, l'élévation des âmes, la communion française dans un formidable hurra qui dura cinq minutes.

A LA CATHEDRALE

J'ai accompagné le maréchal et sa suite nombreuse jusque dans le chœur de la cathédrale, où il avait voulu aller prier et remercier Dieu. La foule connaissait les sentiments religieux de celui qui acheva la défaite du Boche et ramena l'Alsace à sa vraie patrie. Elle remplissait les vastes nefs et la chapelle, Le chapitre tout entier reçut le maréchal au portail et le conduisit à un magnifique prie-dieu placé au pied des marches de l'autel illuminé et entouré de drapeaux français. Les prières furent dites par trois officiants revêtus de chapes d'or d'une richesse merveilleuse. Un choral chanta les plus beaux chants de la liturgie catholique. Foch, très ému, s'abîma un instant dans la prière.

Quand nous redescendîmes lentement, derrière le maréchal, la grande nef jusqu'au portail, la foule, qui est ici très pieuse, entonna un cantique à la gloire de la France avec un accent si passionné, une ferveur profonde, que la cathédrale tout entière semblait crier vers le ciel sa foi chrétienne et française. Emouvante minute de pureté et de grandeur!

La Vie Canadienne

remercie tous ceux qui l'accueillent avec une bienveillance de plus en plus encourageante.

La Vie Canadienne

pour répondre à ces encouragements de ses lecteurs et de ses collaborateurs, dont le nombre et la qualité vont aussi s'augmentant, s'efforcera de devenir de plus en plus intéressante et utile pour ses lecteurs et pour la cause sacrée de la patrie à laquelle elle s'est consacrée.

La Vie Canadienne

publiera prochainement les articles de nouveaux et distingués collaborateurs sur des sujets de grand intérêt pour tous ses lecteurs.

La Vie Canadienne

est en vente dans les principaux dépôts de journaux du Canada, particulièrement à Québec et à Montréal, au prix de 10 cents le numéro. Le prix d'abonnement est de quatre piastres par an avec prix de faveur, trois piastres, pour le clergé, les instituteurs et les étudiants.

ADRESSEZ :

LA VIE CANADIENNE

30, RUE DE LA FABRIQUE, QUÉBEC.

La Corporation des Obligations Municipales

PLACEMENTS DE JANVIER 1919

Nous offrons, sujet à vente préalable, les débetures suivantes:

ENDROIT	Echéance:	Prix: Rapportant	
Puissance du Canada	Nov. 1923	prix du marché	
Puissance du Canada	" 1933	prix du marché	
Province de Québec	Mai 1936	100.	5%
Province de Québec	" 1938	100.	5%
Ville de Joliette	" 1944	93.	5 1/2%
Cité de Québec	" 1923	101.97	5 1/2%
Cité de Verdun	" 1927	100.	5 1/2%
Ville de Magog	" 1934	100.	5 1/2%
Village Montmorency	Nov. 1934	100.	5 1/2%
Fabrique de St-Arsène, de Montréal	Mars 1956	100.	5 1/2%
Cité de Montréal	Mai 1922	101.97	5 1/2%
Ville de St-Laurent	" 1927	101.73	5 3/4%
Commission Scolaire du Village St-Laurent	Sept. 1927	101.73	5 3/4%
Ville de Hampstead	Mai 1959	100.	6%
Village Port Alfred	Nov. 1923	100.	6%
Ville St-Michel	Mai 1922	100.	6%
Cité de Hull	" 1923	100.	6%

Bons de la Victoire 5 1/2 % Nous achetons et vendons ces obligations au prix du marché.

Ces obligations sont par dénominations de \$100., \$500. ou \$1,000.

Nous donnerons sur demande tous les détails des émissions de débetures décrites sur cette feuille.

Si cette liste d'obligations ne vous intéresse pas, veuillez la passer à des amis qui pourront en faire leur profit: vous leur rendrez service.

A moins d'avis contraire, toutes ces obligations sont vendues avec intérêts accrus.

Cette liste remplace les précédentes.

N. B.—NOUS NE SOMMES PAS DES COURTIER, NI NE VENDONS SUR MARGE, MAIS NOUS ACHETONS ET VENDONS POUR NOTRE PROPRE COMPTE TOUTES LES DEBENTURES QUE NOUS OFFRONS A NOTRE CLIENTELE.

La Corporation des Obligations Municipales

J.-W. SIMARD, Représentant
Edifice Banque Provinciale
7, Place d'Armes

Tél. Main 1824. - - - - - Montreal.

RENE DUPONT, Gérant
Bâtisse Banque d'Hochelaga
132, rue St-Pierre

Tél. 6932. - - - - - Québec.